

ÉDITO 2

TENIR SUR SES DEUX JAMBES 4

HISTOIRE CROISÉE DE FRANÇOIS TOSQUELLES ET DE L'HÔPITAL
PSYCHIATRIQUE DE SAINT-ALBAN

LES DESSOUS DU DESSOUS DU GLACIER 17

NOTES SUR UNE SAISON DE GUIDAGE

**BOTANIQUE, UNE HISTOIRE DE SEXE...
ET DE SEXISME** 27

OU POURQUOI ON A MIS 8 000 ANS À COMPRENDRE COMMENT LES
FLEURS SE REPRODUISENT MALGRÉ NOTRE INTELLIGENCE SUPÉRIEURE

AU NOM DU PIRE 37

LA RÉSILIENCE EST UNE ANTIRÉSISTANCE

DES FEMMES QUI TIENNENT LA CAMPAGNE 48

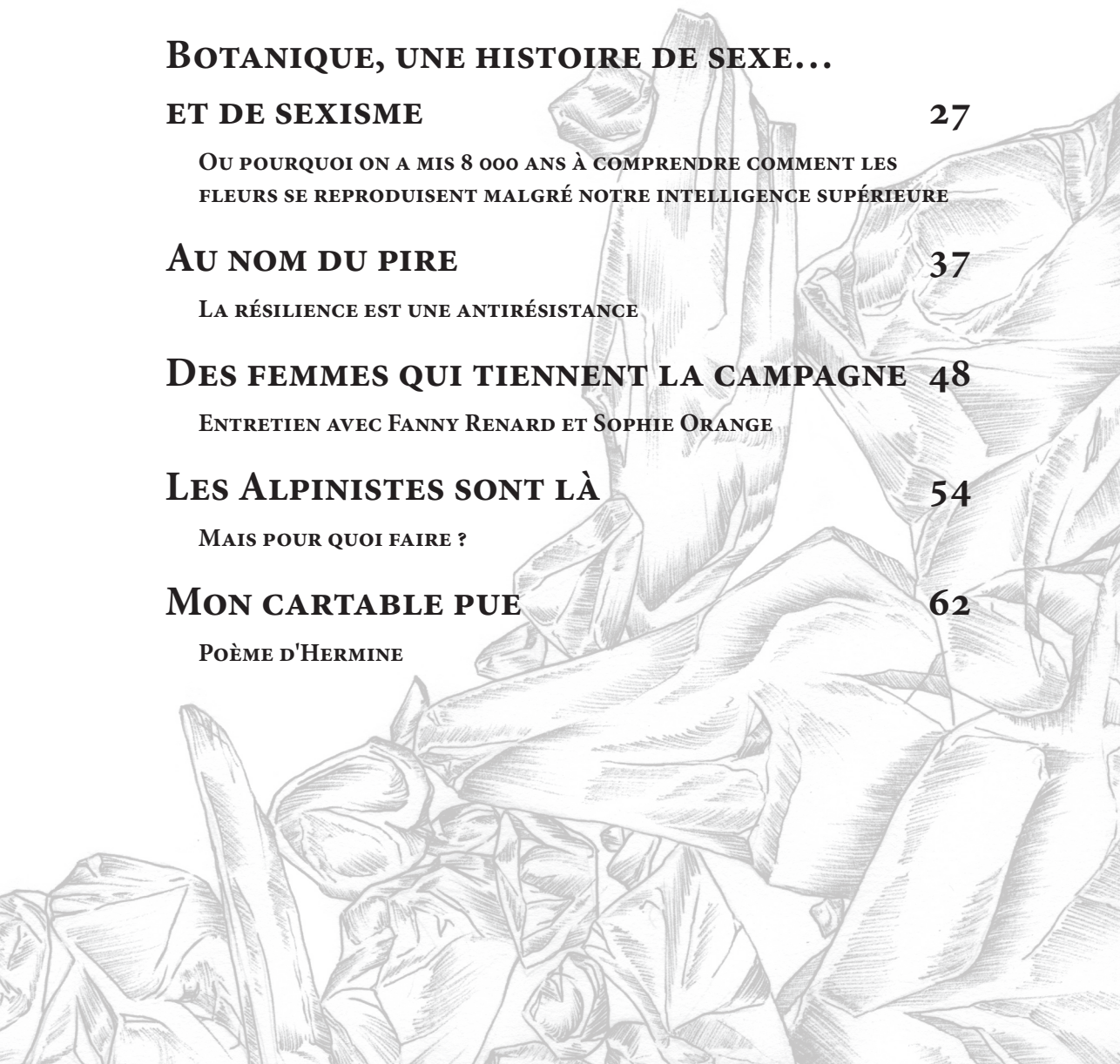
ENTRETIEN AVEC FANNY RENARD ET SOPHIE ORANGE

LES ALPINISTES SONT LÀ 54

MAIS POUR QUOI FAIRE ?

MON CARTABLE PUE 62

POÈME D'HERMINE



ÉDITO

« Dans une langue inuit *Nunatak* désigne une montagne s'élevant au-dessus des étendues gelées, où se réfugie la vie pour perdurer pendant l'ère glaciaire. »

Nous voilà au onzième numéro de la revue et le dégel social ne semble pas prêt de pointer le bout de son pif.

Dans cette ère glaciaire qui n'en finit plus, le sentier qui pourrait nous mener vers un avenir enthousiasment nous semble particulièrement escarpé, pour ne pas dire impraticable. Alors qu'une part toujours grandissante de la population est prise dans les nécessités de la (sur)vie quotidienne, chacun tente de trouver des sources de réjouissance, ou simplement de distraction, à travers les soupapes que nous fournit ce monde marchand. Tandis que celles et ceux qui peuvent se le permettre étalent les photos de leurs dernières vacances en Islande, les autres contemplent sur petit écran une énième conquête de l'Everest, aussi spectaculaire qu'inconséquente.

Force est de constater que face aux inégalités sociales grandissantes, à la montée des nationalismes et des idées réactionnaires à l'échelle mondiale, le repli sur soi – et ses semblables – semble être la grande tendance de l'époque.

Tandis qu'à travers la planète, les conflits armés prolifèrent, la critique radicale des guerres peine à trouver de l'écho dans l'injonction généralisée à choisir un camp. En France, il n'est plus question, dans le discours public, de s'attaquer aux causes des guerres. Nous assistons au contraire à un intense travail de préparation des esprits à l'inéluctabilité de celles-ci, tant par l'emploi d'un vocabulaire martial (réarmement civique, technologique, industriel, agricole, démographique) que par la mise en place de politiques de « résilience nationale ». Ces discours s'accompagnent de mesures concrètes et inquiétantes comme l'instauration du Service national universel qui incite les jeunes de 15 à 17 ans à « vivre les valeurs républicaines, renforcer la cohésion nationale, développer l'engagement ». Douze jours d'encadrement militaire de 6h30 à 22h30, au contenu essentiellement tourné vers le rôle des armées et la sécurité intérieure, tout cela en portant l'uniforme et ponctué de salut au drapeau au garde-à-vous en chantant *La Marseillaise* en plein cagnard. Une bien belle manière de valoriser la « culture de l'engagement » : militariser la jeunesse et fabriquer du consentement à l'autoritarisme et à la violence.

Une réjouissance des plus importantes nous permet heureusement de nuancer ce terne état des lieux. Il s'agit évidemment de l'immense espoir qui nous a saisi à l'annonce de la nomination de notre nouveau Premier ministre. Un véritable montagnard, fils de paysan de surcroît ! Enfin plutôt petit-fils de paysan, ou arrière-petit-fils, mais qu'importe ! Nous nous faisons les porte-voix de toute la population montagnarde, unanimement confiante dans les compétences de celui qui saura, de toute évidence, la rendre fière à nouveau, et faire des Jeux

olympiques d'hiver 2030 une grande et belle fête populaire. Si tant est qu'il soit toujours en poste à l'heure où vous lirez ces lignes...

Après bientôt dix années d'existence, *Nunatak* continue son cheminement sur sa fine ligne de crête, tente d'explorer notre monde à travers un itinéraire sans but, tracé au gré des lectures, des rencontres et des échanges, continue de questionner les oppositions, les luttes et les perspectives de transformation. Les présentations publiques sont, parallèlement à la production de la revue papier, un élément central de notre démarche. Les récentes tournées dans les Vosges et dans le Finistère ont été de riches moments de discussion sur le contenu de la revue, autant d'occasions pour nous de recevoir des retours critiques sur nos articles et de débattre des positionnements que nous adoptons. De ces retours découle fréquemment la question de notre ligne politique et éditoriale. "Il n'y en a pas !" répondons-nous instinctivement, mais il nous faut vite compléter cette affirmation un peu rapide.

Nunatak n'est pas la revue d'un groupe politique défendant un projet défini. Mais il s'agit bien d'une revue de critique sociale, une revue au propos politique qui, à partir d'un socle commun anticapitaliste et anti-autoritaire, a l'ambition de permettre une diversité des approches autour d'un même sujet. Nous devons, pour autant, constater que cet objectif n'est pas toujours atteint, et qu'en cela la

revue papier reflète assez mal la richesse des discussions qui animent aussi bien les week-ends de rédaction que les échanges publics. Nous avons parfois reçu de très pertinentes critiques pointant les limites et les manques de certains articles, qui gagneraient à être partagés avec l'ensemble des lecteurs. C'est pourquoi nous souhaitons dès à présent publier sur notre blog, dans une nouvelle rubrique, les commentaires critiques et constructifs que vous voudrez bien nous faire parvenir, s'ils se placent dans une volonté d'apporter davantage de complexité, de nuancer ou de réfuter les analyses partagées dans la revue, en dehors de toute idéologie.



TENIR SUR SES DEUX JAMBES

HISTOIRE CROISÉE DE FRANÇOIS TOSQUELLES ET DE L'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE DE SAINT-ALBAN

L'hôpital psychiatrique de Saint-Alban, en Lozère, a connu une histoire originale. Croisant le chemin singulier du psychiatre et révolutionnaire espagnol François Tosquelles avec l'histoire de cet ancien asile d'aliénés, cet article décrit certains ressorts qui ont permis d'en faire un lieu ouvert, où soignants et patients ont œuvré conjointement à développer des pratiques de soin plus humaines. Comment, sous le régime de Vichy, cette aventure singulière a-t-elle pu voir le jour, et ce dans le massif pauvre et reculé de la Margeride. Il nous a paru utile de publier ce texte qui retrace les premières heures de la « psychothérapie institutionnelle », continue expérimentation plutôt qu'idéal à atteindre, dans le contexte actuel de dégradation des soins psychiatriques que l'annonce de faire de la santé mentale « grande cause nationale 2025 » ne saurait faire oublier.



« Quand on se promène dans le monde, ce qui compte, c'est pas la tête, c'est les pieds. Savoir où est-ce que tu mets les pieds. C'est le pied qui est le grand lecteur du livre du monde, de la géographie. La marche, c'est pas la tête, il faut que je sache où je mets les pieds, vous comprenez. [...] Le pied c'est l'appareil, le lieu de réception de ce qui deviendra le tonus. C'est pourquoi une mère, la première chose qu'elle fait, c'est faire des chatouilles aux pieds. Parce qu'il s'agit de tenir debout. » François Tosquelles

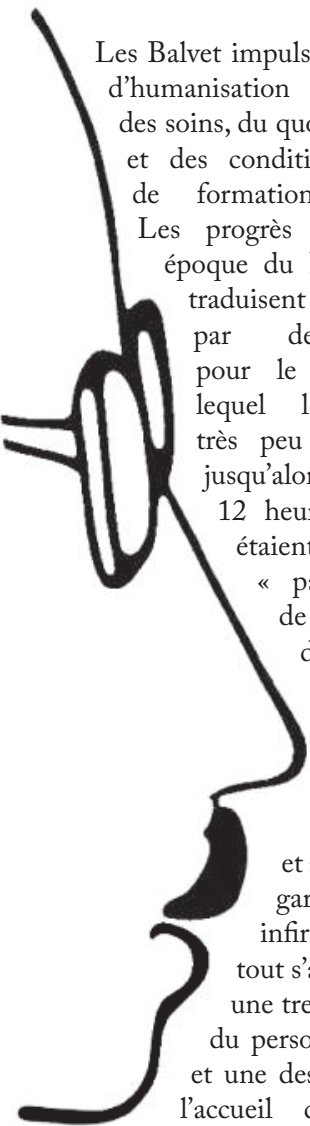
En 1939, plus de 100 000 personnes sont internées dans les hôpitaux psychiatriques en France. Face aux pénuries dues à la guerre, les politiques publiques fixent une pyramide des besoins alimentaires sur laquelle les femmes enceintes ou les travailleurs de force sont prioritaires, loin devant les malades mentaux. En mars 1942, une circulaire du secrétaire d'État à la Santé « refuse d'allouer des suppléments de ration aux malades mentaux », mais sous la pression de certains psychiatres, le supplément de nourriture leur est accordé en décembre 1942. Au sortir de la guerre, 45 000 personnes ont péri de faim, de froid et d'abandon dans les lieux d'enfermement psychiatrique¹. Si les historiens s'accordent à dire qu'il n'y a pas eu de politique d'euthanasie sous Vichy comme ce fut le cas dans l'Allemagne nazie, c'est bien le discours eugéniste, considérant certains – *a fortiori* en temps de guerre – comme des « dégénérés », des « rebuts » de la société, des « bouches inutiles », qui domine en France et fait aussi consensus en Europe. Quelques lieux firent exception à l'hécatombe, notamment l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban-sur-Limagnole en Lozère, où la mortalité ne fut

pas beaucoup plus forte qu'en temps normal et fut même réduite entre le début de l'Occupation et la Libération. Cet hôpital deviendra un « un asile à l'abri de la folie du monde », accueillant, au milieu des malades, juifs, résistants, poètes et artistes surréalistes en fuite. Cette histoire se confond avec celle de François Tosquelles, psychiatre catalan réfugié de la guerre d'Espagne, qui y exerça pendant vingt-cinq ans. Là va se constituer ce qu'on appellera le « creuset saint-albanais » d'un nouveau rapport à la folie, le début d'une véritable révolution des soins psychiatriques.

Lorsqu'éclate la guerre, Paul Balvet, jeune psychiatre lyonnais, est directeur depuis trois ans de ce qu'on ne nomme plus désormais l'« asile », mais l'« hôpital psychiatrique » de Saint-Alban. À leur arrivée, Paul et sa femme Germaine, psychiatre elle aussi, constatent la pauvreté du village, les ravages causés par une épidémie de typhus survenue deux ans plus tôt et les conditions sommaires d'internement malgré des travaux récents. Ils témoignent avoir été confrontés à un système féodal, où le directeur, qui habitait le château, était alors considéré comme un seigneur².

1 Isabelle von BUELTZINGSLOEWEN, *L'Hécatombe des fous. La famine dans les hôpitaux psychiatriques français sous l'Occupation*, Aubier, 2007.

2 Cécile HAMS, *Une autre histoire de la folie à Saint-Alban-sur-Limagnole, épisode 1/2 : l'esprit de Saint-Alban*, France Culture, première diffusion le



Les Balvet impulsent un mouvement d'humanisation et d'amélioration des soins, du quotidien des malades et des conditions de travail et de formation du personnel. Les progrès sociaux de cette époque du Front populaire se traduisent notamment par des changements pour le personnel, parmi lequel les gardiens, très peu payés, tournaient jusqu'alors sur des gardes de 12 heures. Les consignes étaient sommaires : « pas de crime, pas de grossesse et pas d'évasion³ ». Un changement s'opère avec une meilleure paye, le passage aux 48 heures de travail et aux 3 x 8 heures. De gardiens ils deviennent infirmiers. En 1939, tout s'arrête brutalement : une trentaine de membres du personnel est mobilisée, et une des priorités est alors l'accueil des malades des hôpitaux de Ville-Evrard et de Rouffach. D'environ 600 malades, on passe à 852 en 1940. Face au manque de personnel, André Chaurand, alors médecin-chef au Puy-en-Velay et ami de Paul Balvet, suggère à celui-ci de faire venir un psychiatre catalan dont il a entendu parler, Francesc Tosquellas.

21 septembre 1989.

3 Ibid.

François Tosquelles, de la Catalogne à la Lozère

C'est un psychiatre atypique, dont la vie et l'œuvre ont traversé la folie de l'histoire et contribué à l'histoire de la folie, qui arrive en janvier 1940 à Saint-Alban. Francesc Tosquellas, né en 1912 à Reus en Catalogne, a grandi au sein d'une vie politique, culturelle et sociale intense. Dès l'enfance, de par les implications politiques de ses parents, il est plongé dans les bouleversements de la Catalogne. Proche du Bloc ouvrier et paysan (BOC⁴), membre des jeunesses communistes ibériques, il adhère en 1936 au Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM), parti antistalinien qui s'est constitué depuis un an. Par ailleurs, il se familiarise très jeune avec la psychiatrie et la psychanalyse grâce à son oncle maternel, médecin philanthrope dont il est très proche. À l'âge de quinze ans, il travaille de manière informelle à l'institut Pere Mata, lieu de soins psychiatriques qu'il intègre ensuite comme psychiatre en 1932, après ses études de médecine. Le Barcelone des années 1930 est alors rebaptisé la « Petite Vienne » en raison de la présence de nombreux psychanalystes juifs en exil venus d'Europe centrale et c'est d'ailleurs avec un psychanalyste hongrois que Tosquelles entreprendra une psychanalyse. De 1931 à 1936, il baigne dans la circulation d'idées et de pratiques émancipatrices qui seront déterminantes pour la suite de sa pratique qu'il dit reposer sur deux jambes : la dimension

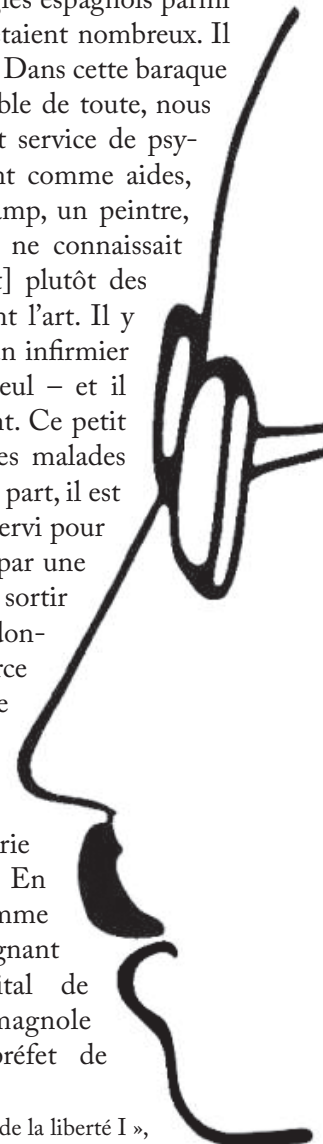
4 Organisation se démarquant de la ligne du Parti communiste espagnol, le Bloc ouvrier et paysan est une fusion du Parti communiste catalan (PCC) et de la Fédération communiste catalano-baléaire (FCCB).

psychanalytique et la dimension politique et sociale. Il est l'un de ceux qui introduisirent la psychanalyse en Espagne en intégrant ses grands concepts à la psychiatrie publique. La République commence alors à mettre en place un système de soins réparti sur l'ensemble du territoire, organisé en réseaux de soutien hors de l'hôpital ainsi qu'une prise en charge humanisée de la maladie mentale, chantier interrompu par la longue nuit franquiste.

Pendant les premiers mois de guerre, c'est dans un mas réquisitionné par le responsable de la santé de Reus que Tosquelles développe la psychothérapie de l'enfant et de l'adolescent. Il invente aussi une psychiatrie sur le front pour traiter des traumatismes dus à la guerre *in situ*, principalement à destination des médecins pour les former dans la prise en charge des combattants, et crée ensuite des dispensaires à l'arrière. En mai 1938, nommé chef des services psychiatriques de l'armée d'Extremadure, il crée la communauté thérapeutique d'Almodovar del Campo, lieu de coexistence entre le personnel soignant et les malades, au sein d'espaces communs, ce qui était alors inédit. Il amorce une remise en cause des hiérarchies habituelles au sein de l'armée et du monde psychiatrique. Ainsi, il intègre aux équipes soignantes des personnes n'ayant pas de formation dans ce domaine : curés, peintres, avocats, hommes de lettres et prostituées – une des annexes du service est une maison close – qui deviennent infirmiers et infirmières. Après la chute d'Almodovar del Campo, en 1939, Tosquelles se cache pour échapper aux franquistes d'un côté et aux stalinien de l'autre. C'est grâce au réseau de passages clandestins mené par sa femme Elena

qu'il parvient à franchir à pied les Pyrénées en septembre, pour arriver au camp de réfugiés de Septfonds dans le Tarn-et-Garonne. Il est alors frappé par la similitude de la cour du camp avec celle d'un asile et entreprend de le réorganiser. Il met en place un service de psychiatrie dans une baraque à la lisière du camp pour soigner les réfugiés espagnols parmi lesquels les suicides étaient nombreux. Il racontera plus tard : « Dans cette baraque en bois, la plus minable de toute, nous avons ouvert un petit service de psychiatrie en choisissant comme aides, parmi les gens du camp, un peintre, un guitariste. Aucun ne connaissait la psychiatrie, [c'était] plutôt des gens qui connaissaient l'art. Il y avait tout de même un infirmier psychiatrique – un seul – et il était plus que suffisant. Ce petit service a pris soin des malades avec succès, et d'autre part, il est vrai que je m'en suis servi pour faire entrer des gens par une porte et pour les faire sortir par l'autre, celle qui donnait sur l'extérieur. Parce qu'il est plus facile de s'échapper d'un camp de concentration en passant par un service de psychiatrie que directement⁵ ». En décembre, un télégramme arrive au camp l'enjoignant de rejoindre l'hôpital de Saint-Alban-sur-Limagnole sur demande du préfet de

5 Joana Masó, « L'école de la liberté I », François Tosquelles. *Soigner les institutions*, L'Arachnéen/Arcadia, 2021, p. 154.



Lozère. En 1987, Tosquelles se souviendra : « J'ai regardé sur une carte, il n'y avait pas Saint-Alban et à peine la Lozère. Devant cette invitation de l'inconnu, j'ai dit oui !⁶ »

Un asile au fin fond de la Margeride

Le village de Saint-Alban, au débouché des cols de la Margeride, s'est construit autour de l'église et du château féodal. En 1821, la baronnie locale ruinée vend le château qui devient un asile d'aliénés, entreprise menée par Hilarion Tissot, un curieux ecclésiastique. Personnage haut en couleur, fondateur frénétique de communautés et d'asiles, il est considéré

comme un charlatan par les médecins et sera exclu de son ordre religieux. Le secrétaire général de la préfecture note alors que « le plus fou des hôtes du manoir paraissait être le généreux capucin qui présidait le collège d'hallucinés⁷ ». Malgré ses extravagances, Tissot a un réel souci d'améliorer le sort des malades et critique le pouvoir que commencent à avoir les aliénistes. À Saint-Alban, il commence par installer les femmes internées jusqu'alors dans des conditions terribles à Mende. Pour former deux paysans, il les envoie pendant un an chez un chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu à Paris, qui « luttait

contre la saignée, les bains, les purges, toutes ces thérapeutiques sauvages que faisaient les psychiatres. [...] Ils ont été les deux premiers infirmiers psychiatriques de France.⁸ » Mais la mauvaise gestion de l'asile entraîne en 1824 le rachat du bâtiment par le préfet de Lozère. Saint-Alban devient ainsi l'asile départemental où les hommes sont accueillis, à partir de 1850, dans de nouveaux bâtiments construits sur le plateau. En 1888 est acquise la ferme du Villaret, à un kilomètre environ du château, pour en faire une colonie agricole où travaillent les malades. L'asile est géré par les sœurs de la congrégation de Saint-Régis avec

à sa direction un médecin à demeure, interlocuteur officiel de l'administration. Au début du xx^e siècle, l'établissement héberge environ 600 malades dans des conditions extrêmement sommaires. La population du village varie de 2 000 à 3 000 habitants auxquels, pour certains, l'hôpital fournit du travail, notamment comme gardiens. Si les visites sont interdites, l'enceinte du château est traversée par les paysans qui font toutes sortes d'échanges par ce passage : « Cela peut faire rire : les villageois, pour aller à la foire, traversaient l'hôpital avec leurs vaches. Les malades se sont mis à les attendre et à vendre leur artisanat et leurs œuvres d'art aux agriculteurs.⁹ »

6 François PAIN, Jean-Claude POLACK et Danielle SIVADON, *François Tosquelles, une politique de la folie*, 1989, 54 min.

7 Gérard LENÔTRE, *Napoléon, croquis de l'épopée* (1932) cité par Gabriel BOLLOTTE, « Les châteaux de frère Hilarion », *L'Information psychiatrique* vol. 42 n° 8, 1966, p. 723-733.

8 Entretien de François Tosquelles avec Lucien Bonnafé et Georges Daumézon, « La Résistance, Saint-Alban », *Recherches* n° 17, 1975, p. 80-95.

9 Joana MASÓ *op. cit.*



Vue de l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban en 1950.

Agnès Masson, une des premières femmes psychiatres de France, directrice de Saint-Alban de 1934 à 1936, initie « la transformation des modes d'incarnation de l'autorité médicale¹⁰ ». Elle commence à améliorer les conditions de vie des malades en installant l'électricité et un système de chauffage central, l'eau courante, des sanitaires, deux infirmeries, une laverie et un système de monnaie. Masson organise des séances de cinéma et met en place une bibliothèque. L'épidémie de typhus qui se répand à Saint-Alban en 1934 fait de nombreux morts, bien que les travaux initiés à cette époque contribuent à la stopper. Si cet épisode a éprouvé la population et la communauté psychiatrique, il a créé conséquemment des ponts et une entraide entre l'intérieur et l'extérieur de l'hôpital. En effet, des internés et des membres du personnel sortaient travailler dans les fermes alentours pour pallier le manque de main-d'œuvre et en échange, ils ramenaient de quoi nourrir la communauté psychiatrique, pratique qui continua pendant la guerre.

Le « pragmatisme spéculatif »

Lors de ses premières semaines à Saint-Alban, Tosquelles part à la découverte du village et apprend à connaître les paysans, les traditions et les usages locaux. De ces observations et du recueil de l'histoire locale, il va tirer des enseignements dont il parlera en 1987 en ces termes : « Je crois que s'il y avait la possibilité de nouvelles pratiques à Saint-Alban, c'est parce qu'il existait une situation relativement exceptionnelle en ce qui concerne l'indépendance de sa configuration institutionnelle et de l'ensemble de la région de la Lozère.

Saint-Alban était un hôpital psychiatrique déjà ouvert, si on peut dire, avant même mon arrivée.¹¹ »

Balvet lui confie le service des enfants du Villaret, qui n'existe que depuis 1932 et dont il a particulièrement honte. Les enfants vivent dans des conditions déplorables, gardés par une femme du village et son chien. Tosquelles s'attelle à la tâche pour, comme il dit, « commencer une véritable révolution qui consiste à récupérer son enfance.¹² » À l'intérieur de l'hôpital, Paul et Germaine Balvet sont totalement investis pour les malades. Il faut parer à l'urgence des restrictions alimentaires pour que les malades soient nourris correctement. Paul Balvet forme à des notions très pratiques de diététique les cuisiniers et gardiens qui s'organisent dans une « commission cuisine ». Germaine, qui a une grande connaissance de la flore sauvage, organise des cueillettes en forêt avec les malades en leur enseignant notamment à reconnaître les champignons et met en place avec eux un jardin potager. Tosquelles, en déclarant de fausses épidémies de tuberculose, permet aux malades d'améliorer leur ration et d'éviter ainsi la sous-nutrition. Lors du congrès de psychiatrie qui se tient en 1942 à Montpellier et a pour thème « l'anorexie mentale », Balvet, au nom des médecins de Saint-Alban, vient dénoncer la condition asilaire.

Au-delà de cette économie de survie, c'est tout le rapport aux malades qui est modifié et que partagent les Balvet et les Tosquelles malgré leurs différences. Fin 1940, Elena Tosquelles et leur fille alors âgée

de quatre ans arrivent à Saint-Alban. Ils auront trois autres enfants qui grandiront tous en compagnie des malades. Les Balvet et les Tosquelles tiennent à ce que leurs enfants côtoient les fous, n'en aient pas peur et vivent avec eux au quotidien. De nombreux témoignages attestent d'une grande liberté au sein de l'établissement et d'une vie commune entre les gardiens, les malades, les médecins, l'ensemble du personnel et leurs familles. Nicole Guillet, qui a grandi à Saint-Alban, se souvient du milieu très vivant dans lequel elle a été élevée : les enfants Balvet jouaient souvent avec Père Alexandre, un malade qui se prenait pour le fils de la reine Victoria et qui parlait au vent. L'hôpital était leur cour de récréation. Tosquelles et ses comparses héritent aussi de pratiques d'Agnès Masson : ils vont visiter les familles en chenille à neige, parcourent la Lozère pour aller chercher les malades. Ils forgent le concept de « géopsychiatrie » qu'ils conçoivent comme « une psychiatrie qui n'existe qu'en fonction de son insertion dans la géographie humaine, dans le cru¹³ ».

Un rassemblement de proscrits

L'histoire de l'hôpital se confond avec l'histoire locale de la Résistance. Dès 1939, le maire vient trouver Balvet et lui demande d'accueillir des juifs en les cachant parmi les malades. Plusieurs infirmiers psychiatriques natifs du village, travaillant au départ comme gardiens ou employés de maison, très impliqués dans la transformation des lieux, témoignent de la porosité entre les malades et les

réfugiés¹⁴. Chaurand rejoint l'hôpital lozérien en 1941 après avoir quitté son poste au Puy-en-Velay pour incompatibilité réciproque avec les religieuses de Sainte-Marie-de-l'Assomption. En 1942, le communiste Lucien Bonnafé remplace Paul Balvet. Il réussit à se faire nommer dans cet hôpital à dessein, pour fuir Paris où il est recherché pour des activités de résistance. Il compte ainsi rejoindre le maquis de Haute-Lozère dont il prendra la tête. Ce choix est aussi un retour à son enfance : son grand-père, un certain Dubuisson, fut directeur de Saint-Alban pendant la Première Guerre mondiale et Bonnafé se souvient que certains de ses jouets étaient des figurines sculptées par les fous de cet asile. Très lié au milieu surréaliste parisien, il accueille Paul Éluard, sa fille Cécile et sa compagne Nusch à l'hiver 1943-1944. Ces mois passés à l'hôpital ont inspiré Éluard pour l'écriture de *Souvenirs de la maison des fous* dont la poésie est imprégnée du langage de la folie. Cécile Éluard écrit avec Nusch sur les femmes pensionnaires et participe à la thérapie de certaines femmes schizophrènes. Canguilhem, philosophe, médecin et historien des sciences, auteur d'une thèse sur le normal et le pathologique, est également fortement marqué par son accueil dans ce lieu où il contribue au soin des malades. D'autres personnalités des milieux surréaliste et communiste passent par Saint-Alban pour des séjours plus ou moins longs.

Cette petite communauté se réunit très régulièrement le soir au sein de ce qu'ils vont appeler la société du Gévaudan. Entre les soins apportés aux blessés du maquis et

11 *Ibid.*

12 François PAIN, Jean-Claude POLACK et Danielle SIVADON, *op. cit.*

13 Entretien de François Tosquelles avec Lucien Bonnafé et Georges Daumézou, *op. cit.*

14 Hélène DELYE et François TESTET, *Saint-Alban, lieu d'hospitalité*, France Culture, 2019.

10 *Ibid.*

la préparation d'éditions clandestines, ces réunions mettent en chantier le monde asilaire, repensent l'aliénation mentale et sociale. Ils posent alors les fondements de ce qu'on appellera plus tard la « psychothérapie institutionnelle », et entraînent dans cet élan le personnel, les malades et même les religieuses. La légende veut que la mère supérieure, devenue une véritable alliée dans les soins apportés aux malades, cachait des armes sous son lit. La préfecture les surveille et les soupçonne d'activités subversives, ce qu'atteste le rapport des Renseignements généraux de 1942 : « Le docteur Tosquellas aurait une influence des plus néfastes sur tout le personnel de cet hôpital. Tendances nettement révolutionnaires et antinationales. Bon praticien, a toute la confiance et l'estime du docteur Balvet, médecin directeur de l'asile. Gasc, Pic, Bonnet, Cayzac, Constant, tous ces hommes employés à l'asile de Saint-Alban auraient une action des plus louches parmi le personnel ». Les enquêtes de police ne permettent cependant pas de démasquer les activités clandestines au sein de l'hôpital.

Vers la psychothérapie institutionnelle

À la Libération, de ce groupe de psychiatres ne restent que les Tosquellas qui poursuivent le travail, notamment avec le personnel rentré de la guerre et de captivité. Marius Bonnet¹⁵, de retour du camp de Buchenwald, devient un des premiers infirmiers psychiatriques de Saint-Alban. Très impliqué dans les transformations de l'hôpital, son expérience des camps l'éclaire *a posteriori*

sur l'aspect concentrationnaire de l'asile dans les années 1930, période où son père était chef de culture au Villaret, puis chef de quartier au pavillon des « agités ». Le personnel devient actif dans sa formation et créera l'Association culturelle du personnel en 1956.

À partir de 1942, les évolutions de l'hôpital s'intensifient tout d'abord avec la création du club Paul Balvet, conçu comme un lieu mélangeant les malades des différents quartiers, les libérant de l'oppression que font encore régner les chefs de quartier, permettant les rencontres, l'imprévu et le vagabondage. « Centre vital de l'activité d'humanisation » selon Bonnafé, le club est l'espace d'autogestion de l'organisation de diverses activités par les malades. Dans la salle commune est affiché un journal mural, héritage de pratiques militantes, support d'expression du personnel et des malades. Tosquellas raconte aussi avec humour la création du bar : « Les so-disant infirmiers, à l'époque des gardiens, à leur tour vendaient du vin aux malades : ils mettaient au milieu des salles des différents pavillons des barils de vin et le distribuaient. Cela semble invraisemblable, mais plus tard je n'ai pas supprimé cette pratique ; je l'ai transformé en quelque chose de positif : profiter de l'occasion pour faire un bar, qui est devenu un lieu de psychothérapie. Mais à ce moment, le bar n'était plus entre les lits des malades, vous comprenez.¹⁶ » L'ensemble des activités du club est géré par une coopérative de malades inspirée à la fois par les coopératives ouvrières et paysannes de Catalogne et de la culture locale paysanne. Elle est financée en grande partie par les productions des malades qu'ils vont eux-mêmes

vendre à l'extérieur. Sont aussi organisés des veillées, des concours, des matchs de foot, des ateliers de théâtre menés par Elena Tosquellas, très impliquée notamment auprès des enfants, et des représentations qui ont lieu une fois par semaine, chaque unité offrant un spectacle à tour de rôle. Dans un film réalisé par Elena et François, on peut voir un malade présenter un projet d'excursion aux autres malades à l'aide d'un plan qu'il a dessiné, évoquant les lignes d'erre¹⁷ de Fernand Deligny. La destruction du mur d'enceinte à la sortie de la guerre a permis d'ouvrir davantage l'hôpital sur le village. Les moments festifs rythment la vie des malades : carnaval, fête votive, cinéma, etc., sont autant de moments où ils se lient entre eux et à la population. Dans les années 1960, l'achat d'une camionnette, « l'Abeille », permettra de les emmener en vacances à travers la Lozère et plus tard en bord de mer pendant l'été à « la Grangette », à Portiragnes (près de Béziers), lieu de vacances dont se rend propriétaire la Société lozérienne d'aide à la santé mentale, association composée de membres du personnel et de patients.

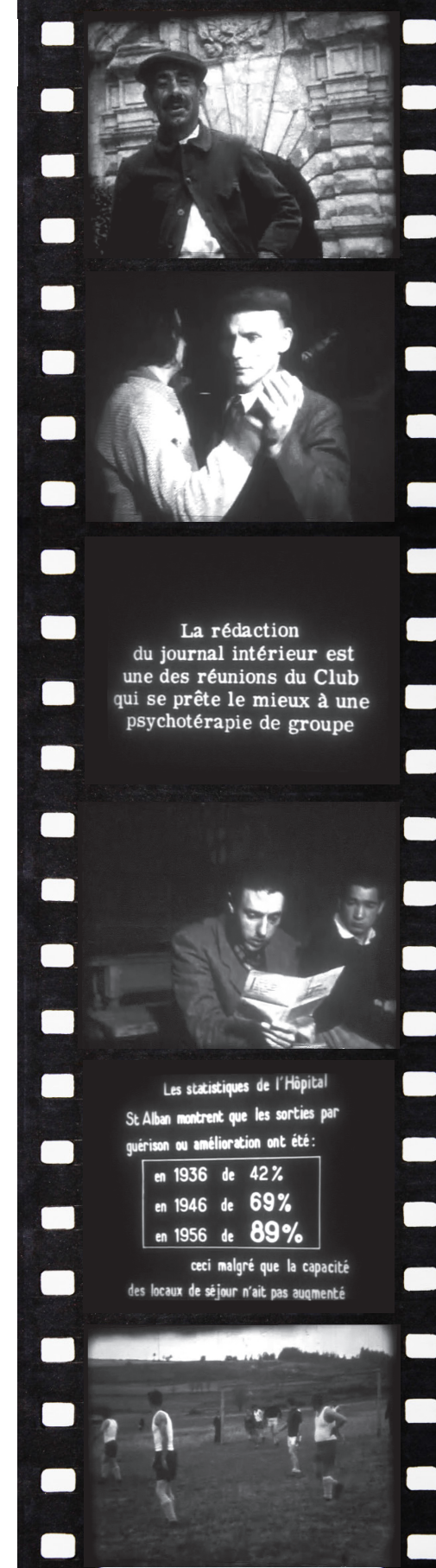
En 1950 naît le journal interne *Trait d'Union*, dont l'édition rédigée par le service médical est la suivante : « Voici le premier numéro de *Trait d'Union*, votre journal. C'est un journal hebdomadaire rédigé par vous et pour vous exclusivement, il n'aura aucune extension en dehors de l'hôpital. *Trait d'Union* sera votre porte-parole intérieur, nouvel instrument de la vie collective de l'hôpital comme le sont déjà le club et les veillées du vendredi, il doit donc avoir un intérêt d'ordre thérapeutique actif. Lire le journal est un acte typiquement social comme de travailler ou d'aller au cinéma. Lire le journal c'est sortir

17 Pour une définition des lignes d'erre, on se référera à l'article « Figurer ou défigurer le monde ? Décrypter le langage des cartes », *Nunatak* n° 9, janvier 2024.

Ci-contre : Photogrammes extraits du film Société lozérienne d'hygiène mentale réalisé par Elena et François Tosquellas et projeté en 1958, à l'occasion du IV^e Congrès international de psychothérapie à l'université de Barcelone. En dehors des traces écrites et des témoignages a posteriori, c'est une des sources les plus instructives sur la vie quotidienne à Saint-Alban dans l'après-guerre. Le film à but pédagogique a été conçu aussi bien pour être vu à l'extérieur de l'hôpital que par les malades eux-mêmes.

15 Voir le film de Bernard FAVRE, *La Rue de l'enfer*, 1977, 77 min.

16 Joana MASÓ, *op. cit.*



de soi pour écouter la voix des autres et s'intéresser à leurs joies et à leurs peines. Trait d'union entre vous et entre vous et le monde, entre vos pavillons, entre vous et le personnel. ». Ce journal, publié jusqu'en 1981, contient divers textes des patients et du personnel (actualités locales, poèmes, textes libres, programme de cinéma, etc.) dont la sélection se faisait lors de lectures et discussions collectives. Ces réunions, très vivantes, connaissent une grande fréquentation ; les malades et le personnel, toutes fonctions confondues, prennent la parole, lisent en public. Le journal est imprimé par les malades eux-mêmes dans l'imprimerie de l'hôpital située à dessein en face du réfectoire pour attirer la curiosité des autres résidents. Elle sert aussi à réaliser les affiches des moments collectifs organisés à l'intérieur comme à l'extérieur. Une grande place est accordée à l'ergothérapie. Les malades se livrent à diverses activités : menuiserie, filage, tissage, vannerie, reliure, photographie, peinture, etc. Le but n'est pas d'occuper le patient en attente d'une sortie de l'hôpital ou comme un travail envisagé au sens courant du mot, « pour gagner sa vie ». Bien loin du travail en ESAT¹⁸ actuel, le but de l'activité n'est pas la productivité, mais pour Tosquelles c'est « une activité propre, personnelle et personnalisante, celle qui prend source et s'enracine chez chacun ». Ils réalisent différents travaux : chevaux à bascule, jouets, lampes mais aussi diverses sculptures ou constructions tout droit

18 Établissement et service d'aide par le travail où sont employés des personnes en situation de handicap. Ces lieux n'ont plus rien à voir avec la sociothérapie ou l'ergothérapie et se soucient surtout du rendement comme n'importe quelle entreprise de production.

sortis de leur imagination, illustrant la part accordée à leur créativité. Les réalisations artisanales et artistiques sont ensuite exposées au sein de l'hôpital ou vendues dans les foires du village pour alimenter leur coopérative. Cette pratique n'est pas nouvelle, ces objets servaient depuis longtemps pour troquer des denrées avec les villageois. Auguste Forestier, qui passa une grande partie de sa vie interné à Saint-Alban, fabriquait des animaux en bois figurant la Bête du Gévaudan qu'on retrouvait dans de nombreuses maisons du village. Les médecins et les surréalistes passés à Saint-Alban s'intéressèrent aussi de près à ces productions au moment où naissait le concept d'art brut.

De la transmission au repli

Les témoignages de nombreux soignants passés par Saint-Alban attestent de l'ébullition de l'époque et de la transmission des pratiques et idées qui ont essaimé à partir des années 1950. L'expérience saint-albanaise inspira plusieurs générations de psychiatres, d'infirmiers ou encore d'éducateurs. Jean Oury, qui y fit son internat de 1947 à 1949, créa en 1953 – bientôt rejoint par Felix Guattari – la Clinique de La Borde, dans le Loir-et-Cher, lieu emblématique de la « psychothérapie institutionnelle »¹⁹. En 1952, Frantz Fanon fait son internat à Saint-Alban. À son arrivée, il offre à Tosquelles un exemplaire de *Peau noire, masques blancs* qui vient d'être publié. Dans cet essai, le psychiatre martiniquais analyse d'un point de vue psychologique les

19 Cette expression a été forgée en 1952 par Georges Daumézon et Philippe Koechlin, deux psychiatres qui développent alors des projets proches de celui de Saint-Alban.

conséquences du colonialisme sur les peuples colonisés. Il part ensuite pour l'Algérie où il va exercer comme chef de service à l'hôpital de Blida jusqu'en 1956. Comme l'indique Joana Masó, « les biographes ont décrit l'empreinte de l'œuvre de Tosquelles sur la sienne, non seulement sur le plan des rapports entre expérimentation psychiatrique et décentrement géographique, mais aussi entre transformation psychothérapeutique et transformation politique²⁰ ». Fanon adapte ainsi la sociothérapie et la psychothérapie institutionnelle à la culture des patients musulmans algériens. Méfiant envers le cadre hospitalier en situation coloniale, il inscrit sa pratique psychiatrique dans le contexte concret de l'Algérie rurale et de ses paysans en lutte. En 1960, à l'initiative de Tosquelles et Oury, se tient à Saint-Alban la première rencontre du GTPSI²¹ qui réunit plusieurs psychiatres de toute la France engagés dans la transformation asilaire, dont Roger Gentis qui prendra la direction de Saint-Alban en 1962.

Tosquelles, quant à lui, retourne de plus en plus

20 Joana MASÓ, *op. cit.*

21 Groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelles qui existera jusqu'en 1966.

François Tosquelles sur un toit de l'hôpital brandissant un bateau sculpté par Auguste Forestier dans les années 1940.



souvent à Reus à partir de 1967, où il participe à la transformation de l'institut Pere Mata, même si la reconnaissance de son travail en Espagne sera beaucoup plus tardive. Parallèlement, il continue à diriger des services psychiatriques publics en France jusqu'en 1979.

Durant la seconde moitié du ^{xx}e siècle, les hôpitaux psychiatriques se vident peu à peu. L'apparition des neuroleptiques permet à certains patients de vivre en dehors de l'hôpital, avec un suivi externe. La loi sur la sectorisation promulguée en 1960 participe aussi de ce changement. Elle est censée garantir, au sein d'une aire géo-démographique d'environ 70 000 habitants (l'équivalent du département de la Lozère), l'accès et la continuité des soins au plus près du lieu de vie du patient. Dorénavant, une même équipe doit assurer les soins psychiatriques, la prévention et la réinsertion sociale pour la population habitant dans cette zone. Pour cela, chaque secteur dispose de plusieurs lieux de soins (centre médico-psychologique, centre d'accueil thérapeutique à temps partiel, hôpital de jour, centre de crise, foyer de post-cure, consultation spécialisée et unité d'hospitalisation). Cette loi, en partie inspirée du renouvellement de la psychiatrie en cours à Saint-Alban et ailleurs, mettra plus de dix ans à se déployer et certains de ses précurseurs considèrent qu'elle n'a jamais complètement abouti. Avec le tournant libéral des années 1980, l'état des hôpitaux psychiatriques français s'est peu à peu dégradé. Dans ce contexte, la psychothérapie institutionnelle peine à exister et les lieux de sa transmission se sont raréfiés au cours du temps. Ces dernières années, des collectifs de soignants et de patients alertent sur l'abandon et l'isolement que connaissent ces derniers

et s'inquiètent d'un retour au système asilaire²². En juin 2024, le thème des Rencontres de Saint-Alban était d'ailleurs « Obéir n'est pas soigner »²³.

Tosquelles a tenté de rompre avec l'enfermement asilaire pour créer un lieu d'asile au sens premier de refuge, de faire de l'hôpital psychiatrique un lieu d'hospitalité ouvert sur la cité. Comme l'analyse le psychiatre Patrick Chemla, il considérerait qu'« au cœur de l'humain, il y a toujours un noyau de folie, dans la pratique on est au côté du patient, auprès de lui, pas en surplomb, position de commune appartenance à l'espèce humaine²⁴ ». Cela a été rendu possible par le soin constant apporté à l'institution : soigner l'hôpital pour soigner les malades. Au moment où la psychiatrie publique est à l'agonie, l'histoire de cette lutte ardue pour survivre et vivre, qui a donné naissance à une expérience novatrice et émancipatrice, est un outil précieux. Dans une provocation non dénuée d'humour, Tosquelles disait « la psychothérapie institutionnelle, ça n'existe pas ! » Elle est à réinventer en permanence, *in situ*.

Julie

²² On peut se référer notamment au Collectif des 39 (collectifpsychiatrie.fr), à l'association Humapsy (humapsy.wordpress.com) ou encore au Printemps de la psychiatrie (printempsdelapsychiatrie.org).

²³ En 1986, l'Association culturelle du personnel de Saint-Alban, sous l'impulsion de Lucien Bonnafé, a initié ces rencontres lors desquelles des équipes de soins se retrouvent pour des ateliers d'échanges autour de leur pratique.

²⁴ Hélène DELYE et François TESTET, *op. cit.*

LES DESSOUS DU DESSOUS DU GLACIER

NOTES SUR UNE SAISON DE GUIDAGE



À peine remis d'une ascension traumatisante du Mont Blanc – rapportée dans le numéro 7 de la revue –, Andy Manché a encore donné de sa personne pour fournir à Nunatak un témoignage de première main. En reporter de l'extrême et du désastre, il ne s'épargne décidément aucun sacrifice. Dans les grottes de glace d'Islande, notre taupe masochiste s'est fait guide pour touristes avides d'expériences pré-apocalyptiques. Nous sommes ravis de retrouver son regard affûté et sa plume acerbe, pour un récit sans concession de ce spectaculaire tourisme de fin du monde. Toutefois, l'origine de son animosité envers les habitants de la capitale des Gaules nous échappe. Elle sera probablement la conséquence d'une expérience douloureuse vécue entre Rhône et Saône au cours de ses pérégrinations. Camarades lyonnais, n'y voyez rien de personnel (quoique...).

« Et par leur unique présence
Abîmer tous les paysages »

Renaud, chanteur à la veste retournée

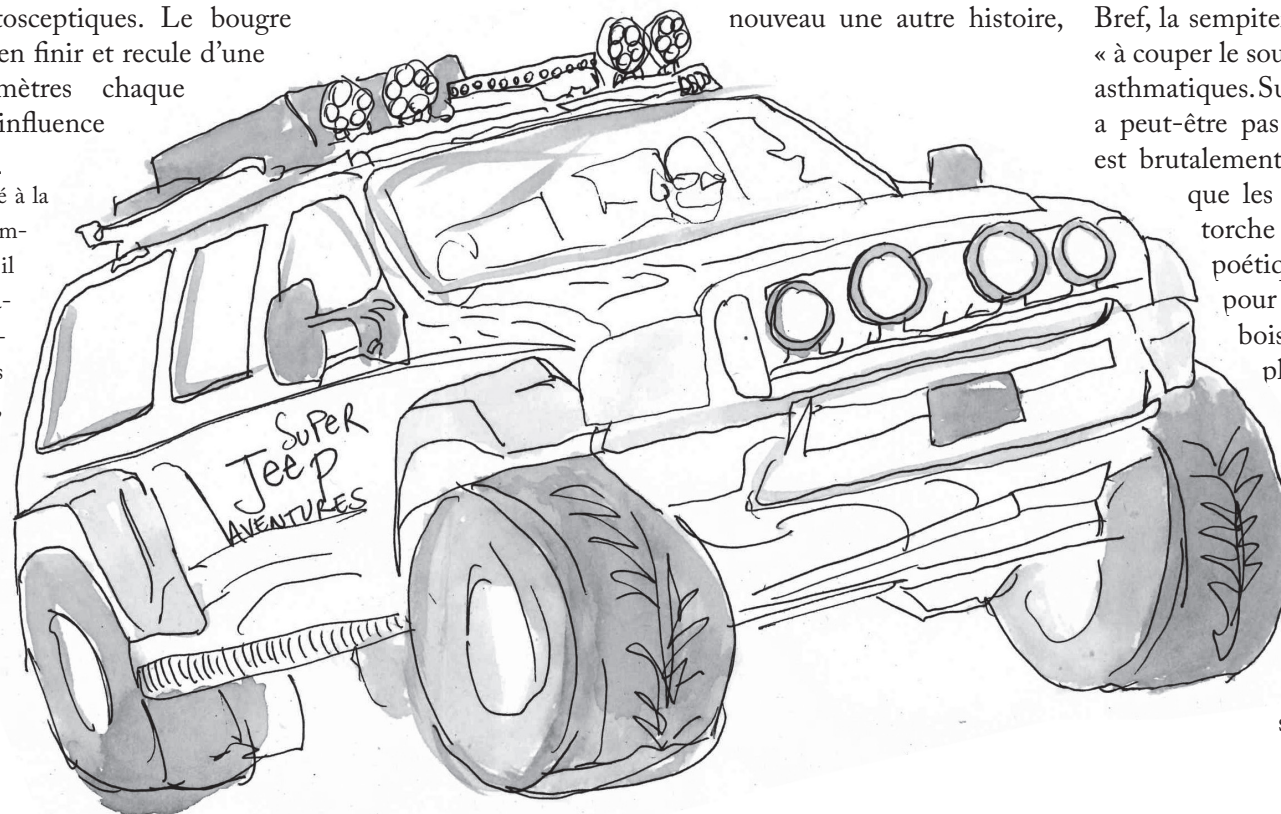
Il faut commencer par rouler une bonne demi-heure sur l'immense moraine qui s'étire sur des centaines de kilomètres. Elle témoigne de tout ce à quoi, transpirant sa race, le glacier a dû renoncer depuis la fin du XIX^e siècle. Avant cet alarmant dégel, une période de refroidissement de quelques siècles¹ avait permis à celui-ci, mais aussi à ses congénères, d'être au top de leur forme depuis le dernier âge glaciaire, alors que tout le nord de l'Europe était recouvert d'une carapace gelée et que les glaciers des Alpes avançaient jusqu'à Lyon. Ne pouvant souffrir la compagnie de Lyonnais – comme n'importe qui d'ailleurs –, le glacier avait vite rebroussé chemin, se contentant de déposer quelques blocs sur les collines de la Croix-Rousse. Mais ceci est une autre histoire dont on retiendra essentiellement l'excellente faculté d'appréciation des glaciers.

La moraine défile sous le châssis, disions-nous, et cela ressemble de plus en plus à un orchestre de marteaux piqueurs

1 Connue sous le nom de petit âge glaciaire, elle s'étend, selon les études, du XIV^e à la fin du XIX^e ou du XVI^e à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit d'une période de léger refroidissement – et donc de croissance des glaciers –, ayant néanmoins eu de sérieuses conséquences sur les sociétés humaines. À ne pas confondre avec les périodes glaciaires proprement dites, d'une durée d'environ 100 000 ans et dont la dernière, le Würm, s'est terminée il y a environ 20 000 ans. Nous sommes depuis dans une période interglaciaire connaissant elle-même de petites fluctuations, la plus célèbre étant le petit âge glaciaire.

tellement le vieux camion, transformé en bus et monté sur des roues grosses comme celles d'un tracteur, tremble de tous les côtés. Excités par ce qui leur a été vendu comme une aventure et par l'approche de la langue glaciaire, les *pax*² affichent le sourire de rigueur : le moment a déjà été vécu virtuellement par le truchement des réseaux sociaux. Ironiquement, la majorité passe de nouveau à côté car leurs regards sont absorbés exclusivement par les écrans, fermement calés entre leurs doigts, qui filment ce qu'ils devraient regarder. En jetant un furtif coup d'œil dans le rétroviseur, le chauffeur, comme la veille et sans doute comme le lendemain, ne peut que s'incliner devant ce triomphe implacable de l'aliénation. Chapeau bas ! L'information déprimante sur la situation de recul du glacier ces dernières décennies parvient bon gré mal gré aux oreilles des téléspectateurs. Sale époque pour les climatosceptiques. Le bougre semble pressé d'en finir et recule d'une centaine de mètres chaque année. Sous l'influence

2 Terme emprunté à la novlangue des compagnies aériennes, il s'agit de l'abréviation de « passagers ». Repris par les agences de voyages, les hôtels et les tour-opérateurs pour désigner les clients, il offre par sa sonorité croustillante la possibilité de confondre marchandise et être humain.



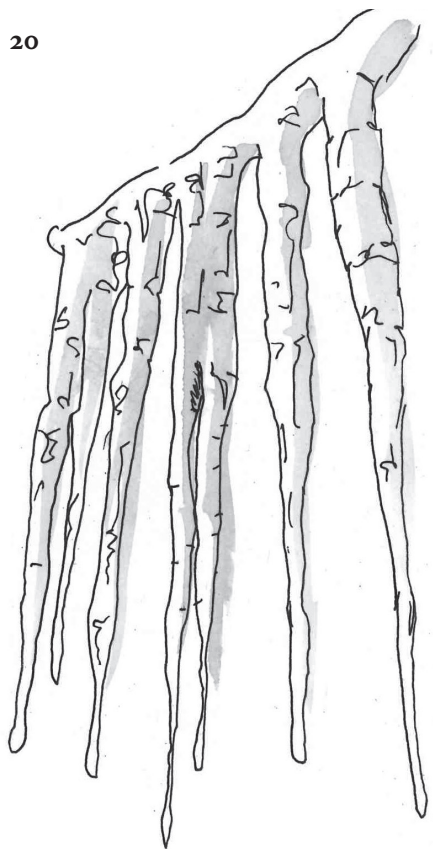
d'un réchauffement naturel à la fin du XIX^e siècle, il a commencé à reculer timidement pendant une quarantaine d'années, avant que les effets des activités humaines sur le climat n'accélérent ce processus. Désormais incontrôlée, la machine s'est emballée il y a environ un demi-siècle et, propulsée à la fois par sa propre inertie et par la fuite en avant marchande, elle est en roue libre. Les glaciers pyrénéens, pour ceux qui existent encore, se réduisent désormais à peau de chagrin. Mais les grandes calottes septentrionales ne sont pas en reste. Seule leur taille leur permettra de résister un peu plus longtemps car a priori, elles dégoulinent bien davantage que leurs collègues des hautes montagnes européennes. La beauté des paysages masque ces faits terribles. On cherche dans l'immensité de cette calotte glaciaire à faire mentir l'indéniable réalité des faits, ou à se rassurer. Mais ceci est de

nouveau une autre histoire,

de psychologie et de mentalité collective, de recherche d'alibi.

Chaque année, il faut donc rouler quelques minutes de plus pour pouvoir se garer à proximité de la langue glaciaire. C'est une des exigences de l'industrie du tourisme contemporain : rendre accessible à la masse des lieux qui ne l'étaient, il y a à peine une ou deux générations selon les pays, qu'en mouillant le maillot. Alors il faut régulièrement creuser et prolonger des pistes dans ces portions de moraines à peine libérées de leur coque gelée afin que le glacier et le parking maintiennent leur étroite relation de proximité, pour le plus grand bonheur de la « paxerie » mondiale qui, généralement, déteste marcher. On leur a vendu de la belle glace bleue sous une météo débonnaire, d'immenses grottes de glace aux plafonds hérissés de stalactites géantes, des recoins idoine pour s'adonner corps et âme aux selfies... Bref, la sempiternelle promesse d'images « à couper le souffle ». Et tant pis pour les asthmatiques. Sur ce contenu-là, on ne leur a peut-être pas menti. L'environnement est brutalement beau. C'est autre chose

que les monts du Lyonnais. Ça torche des culs, comme disent poétiquement les Québécois pour signifier que ça envoie du bois. Mais ce que cachent les photos de ces plaquettes, identiques d'un tour-opérateur à l'autre, c'est la masse qui s'agglutine derrière le photographe. Les sourires obligatoires affichés sur ces milliers de selfies pris chaque jour au même endroit sont aussi artificiels



qu'éphémères. Même les situationnistes des années 1960 n'avaient pas imaginé plus parfaite symbiose entre l'humain préfabriqué et le paradis marchand, faute d'avoir anticipé le triomphe de l'appendice technologique indispensable, aussi bien pour travailler que pour partir en vacances. La scène se répète indéfiniment de huit heures du matin jusqu'au coucher du soleil à un rythme soutenu : chaque groupe fait pression sur le précédent pour à son tour rapporter le cliché, mis en ligne dans les minutes qui suivent et qui donnera au reste du réseau social l'envie de rapporter le même trophée ; et ce jusqu'à épuisement de la classe moyenne mondiale. Les soirées diapo des grands-parents avaient au moins le mérite de ne rendre jaloux qu'une poignée d'amis ou de voisins, sans déclencher un effet d'imitation aussi

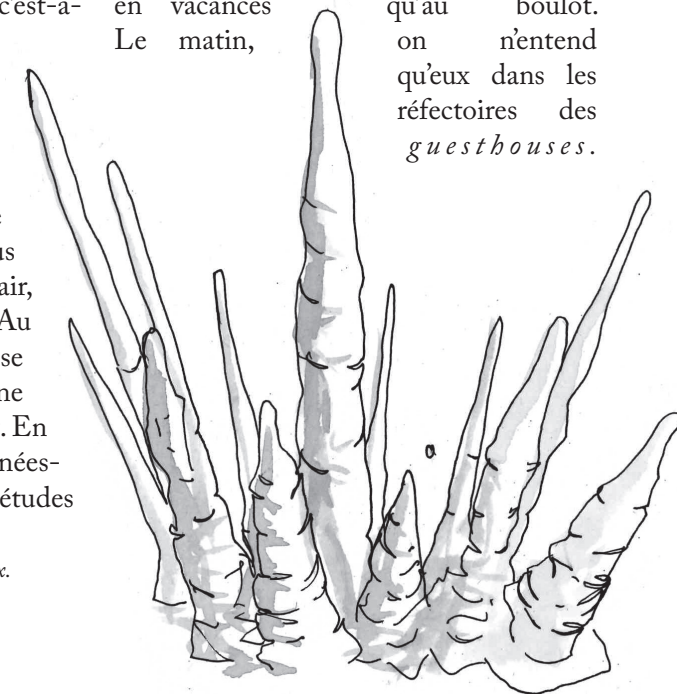
industriel. Les gouvernements, dans leur effort de communication pour booster le secteur touristique, comptent d'ailleurs bien là-dessus : ce sont les *pax* eux-mêmes qui prennent en charge une bonne partie du coût de la publicité vers la destination. Cramponnés au smartphone sur les glaciers septentrionaux d'aujourd'hui, plus personne ne semble vivre l'instant ; mais qui le vivrait dans un tunnel de glace aussi bondé qu'une rame de métro ? La contemplation est une pratique révolue à l'heure où l'objectif ne réside plus que dans celui de cocher des cases. Les guides, importés par containers du monde entier, ne gèrent pas une randonnée glaciaire : ils gèrent du flux, de la circulation dans ces tunnels de glace qui sont les passages obligatoires et attendus de ces excursions au parfum d'aventure in vitro. Il s'agit de minuter strictement le temps et de contrôler sévèrement l'espace dont les groupes pourront profiter pendant quelques minutes – pas plus –, car déjà arrive le collègue et son groupe assoiffé de glace bleue, prêts à piétiner les précédents. Et même si la menace de se faire empaler sous les crampons des suivants ne planait pas, il s'agit de ne pas perdre trop de temps afin d'effectuer une deuxième, une troisième voire une quatrième rotation pour les croisés du chiffre d'affaire. Les agences et bureaux de guide, face à l'explosion de la demande et ayant de toute façon la garantie de voir leurs sorties presque systématiquement bondées, ne se soucient plus de qualité depuis longtemps. La demande est tellement forte que tout est nivelé par le bas. Les *pax* à qui l'on a vendu des paysages vierges se retrouvent, en haute saison, entassés dans ces grottes surexploitées, encadrés par des guides spécialisés qui, souvent, n'avaient jamais vu un glacier à

peine quelques semaines plus tôt. Dans une grande proportion des cas, on préfère exposer les *paxons*³ aux aléas météo, braver tempête ou grotte partiellement inondée plutôt que d'annuler la sortie et procéder au déchirant remboursement. C'est un peu la version nordique du canyoning où le client, comprimé dans sa combinaison et pressé par les groupes qui le talonnent, croit s'amuser en riant jaune dans ces bassins mi-eau mi-urine.

Il faut donc se dépêcher de donner des explications sur le modèle environnant. Certains guides rabat-joie en rajoutent une louche sur la catastrophe en cours. Car si les langues glaciaires reculent souvent de plus de 100 mètres par an, selon leur exposition et selon le profil météorologique de l'année écoulée, cet effet spectaculaire du réchauffement masque la perte de masse en épaisseur : projetés au même endroit un siècle et demi en arrière, le guide et son groupe se retrouveraient ensevelis sous 150 mètres de glace. Il faut grimper de presque 1 500 mètres pour enfin atteindre la ligne d'équilibre chère aux glaciologues, c'est-à-dire l'altitude à partir de laquelle le bilan de masse du glacier devient positif. Retenons ceci de ce jargon : il s'agit de l'altitude à partir de laquelle il y a davantage d'accumulation de neige que de fonte. Au terme d'un long processus de tassement et d'expulsion de l'air, la neige se transforme en glace. Au dessus de cette ligne d'équilibre se confondant à peu près avec une courbe de niveau, le glacier grandit. En dessous, c'est la récession. À des années-lumière de ces préoccupantes études

mais pourtant bel et bien présentes, l'Internationale Vacancière (IV) s'est rencardée : Indiens en sandales, Chinoises en jupe, Américains à mobilité réduite, Français grincheux, Espagnols à l'arrache, etc. Alors le tout se fait dans la langue de Scorsese – *sorry* Shakespeare : le cinéma, c'est quand même vachement mieux que le théâtre. Les touristes français s'énervent : il est scandaleux que les explications ne soient pas données dans leur langue si riche et raffinée, beuglent-ils. On leur a répété depuis leur naissance qu'ils parlent la langue la plus belle du monde et qu'ils viennent du pays le plus beau du monde. Et, nouvelle histoire de psychologie mais qui tourne cette fois à la psychiatrie, ils y croient dur comme fer ! Truc de ouf ! L'éducation et la culture nationale sont des appareils de propagande diablement efficaces. Une vraie fabrique de mythomanes. On repère facilement les ressortissants de ce pays à leur taille modeste surmontée d'une gueule de deux mètres de long. Ils ont cette particularité génétique d'être encore plus stressés en vacances qu'au boulot. Le matin, on n'entend qu'eux dans les

guesthouses.



3 Manière affectueuse de désigner le *pax*.

Surpassant le brouhaha de couverts et de déglutitions, ils se font remarquer tantôt en s'engueulant, tantôt en commentant à n'en plus finir chacune des composantes du buffet devant lequel, méfiants, ils stagnent de longues minutes. Ça débat sec sur le parfum des confitures, la croustillance des céréales ou la fermentation du yaourt, avant d'angoisser à propos du déjeuner et du dîner. Le Français vit à l'heure du prochain repas, et endure les heures passées hors de table comme une parenthèse ennuyeuse qui, heureusement, lui permettra de déployer l'étendue de sa mauvaise humeur et de son complexe de supériorité. Le monde entier se fout de sa gueule mais, aveuglé par son égoïsme, il se croit envié. Rompu à ce genre de public, le guide en fait abstraction et se lance dans les habituelles explications sur la couleur de la glace, les formes de relief glaciaire, les échantillons de l'atmosphère passée emprisonnés dans les strates de glace millénaires, sur un ton monocorde ou au contraire enthousiaste, selon son état de fatigue et selon son habileté à créer des dispositifs visant à ne pas sombrer dans la routine d'un métier qui, souvent, s'apparente à du travail à la chaîne. Quelques calembours bien placés lui permettront d'assurer son pourboire quotidien, sauf, bien entendu, si son groupe n'est composé que de Français, ou pire, de Lyonnais.

Le secteur du tourisme, depuis une vingtaine d'années et avec l'arrivée massive d'une forte demande sur le marché (classe moyenne chinoise cherchant à rattraper des décennies de consommation perdue, génération baby-

boom européenne à la retraite, etc.) s'est contenté de faire la même chose que les autres industries : créer de nouveaux besoins. Le succès de cette campagne est avéré : il semble que l'on soit passé à côté de sa vie si l'on a pas parcouru de grands paysages glaciaires en « Super jeep », observé des éléphants gambadant dans la savane, des aurores boréales en sirotant un digestif, des éruptions volcaniques ou les ruines de Machu Picchu sans marche d'approche. « Je veux voir ça une fois dans ma vie », soufflent régulièrement les *pax* à leur guide, terrorisés à l'idée de ne pas atteindre le minimum de spectacle requis pour intégrer les standards moyens du rêve marchand. Car en voyage, le *pax* parle surtout des voyages déjà fait et des voyages à faire, dans sa détermination sans faille à ne pas profiter de celui en cours. Si l'on se replonge à peine vingt ans en arrière, on pouvait encore prétendre mourir en paix sans avoir gravi chaque échelon du tourisme international.

Depuis à peu

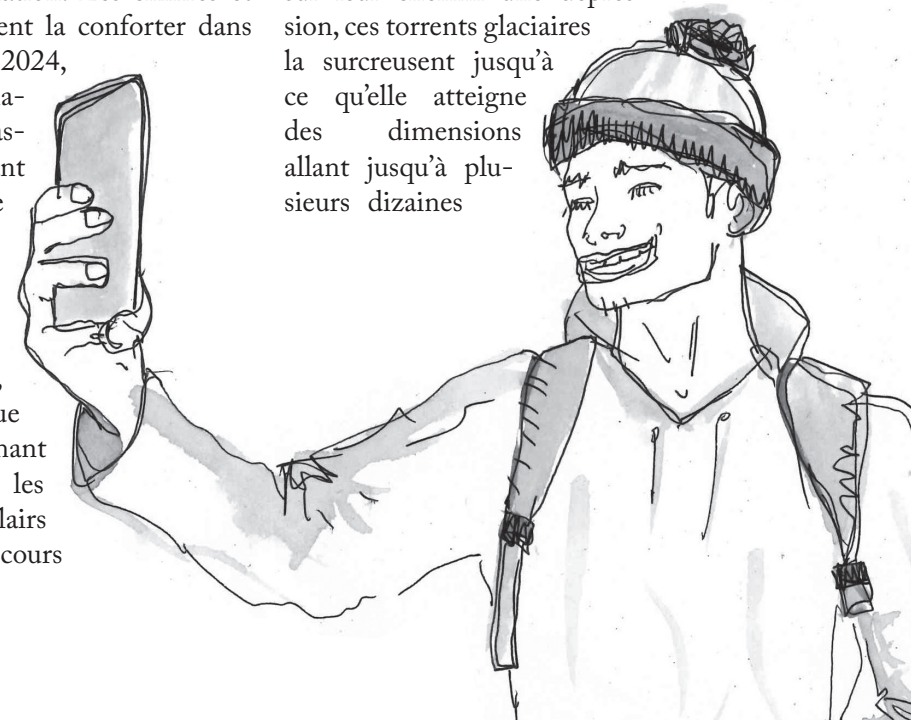


près la même époque, les hautes latitudes sont à la mode. L'ours blanc, d'un vieux coup de paluche, détrône virilement la girafe. Sur le terrain, on assiste à ce spectacle ironique d'une humanité se pressant d'aller admirer les paysages qu'elle est bien résolue à faire disparaître. Habile et cynique, le service communication de certaines agences s'est emparé de ces faits en invitant leurs clients à se ruer vers ce tourisme de la dernière chance. L'injonction est la suivante : dépêchez-vous d'aller chouffer les icebergs flottant au milieu des phoques, car dans quelques années, ce sera foutu !

Compactée sous le toit transparent de la grotte de glace, la foule réunie nous fait oublier que nous nous trouvons pourtant bel et bien dans un environnement spécifique. Après avoir créé de nouveaux besoins, l'industrie du tourisme a dû les massifier pour répondre aux perspectives de fréquentation croissante et engranger de juteux profits. Un comportement tout à fait classique sur une planète où la seule ligne d'action est la croissance infinie de la consommation. Les chiffres et les prévisions peuvent la conforter dans son fanatisme : en 2024, le tourisme international devrait surpasser son niveau d'avant covid, c'est-à-dire toucher des niveaux jamais atteints précédemment.

En ces hautes latitudes très prisées, le paradoxe veut que ce soit en transformant en Disney Land les témoins les plus clairs de la catastrophe en cours

que le rouleau compresseur s'exprime. L'impératif de croissance dicte un façonnage intense du territoire qui lui-même dicte une fréquentation exponentielle de ces paysages fraîchement saccagés. Enfin, les plus visionnaires cherchent à s'affranchir des contingences saisonnières et météorologiques qui empêchent une partie de l'année l'accès à ces grottes. Premier souci dans le cas qui nous intéresse : la saison. À la différence du déterrage de blaireau, la sortie en grotte de glace est une activité saisonnière et facilement accessible. Pas besoin d'être l'un de ces braves qui, après avoir enfumé un terrier, peut tirer à bout portant et toute l'année le sympathique plantigrade. Selon les glaciers, c'est seulement une fois l'automne plus ou moins avancé qu'un état des lieux est dressé et que les premiers repérages débutent. Les grottes de glace sont le résultat du grignotage du glacier par l'eau de fonte tout au long de la belle saison. Elles sont, de fait, impraticables en été, lorsque de petits cours d'eau de fonte ruissellent à la surface du glacier. Croisant sur leur chemin une dépression, ces torrents glaciaires la surcreusent jusqu'à ce qu'elle atteigne des dimensions allant jusqu'à plusieurs dizaines



de mètres de diamètre. On appelle ces trous éparpillés à la surface du glacier des moulins. Une fois le moulin excavé, l'eau doit trouver une échappatoire en direction de la langue glaciaire. Profitant comme elle le fait partout des faiblesses du terrain (crevasses, cavités diverses, grottes creusées les années précédentes), elle creuse depuis le fond du moulin des galeries, particulièrement en cas de températures élevées ou en cas de pluie. Lors du retour du gel, ces cavités et tunnels vidangés constituent les grottes de glace proprement dite. L'objectif est alors de repérer les grottes suffisamment grandes pour garantir la sensation d'aventure, de les aménager afin que l'accès soit le plus simple possible et que la circulation y soit fluide. Enfin, il s'agit de débusquer la perle rare qui exige le moins de marche d'approche possible, donc collée à l'extrémité de la langue glaciaire. Quelques semaines de travail intense sont nécessaires, à coups de pioche et de perforateur, afin d'élargir les passages trop étroits, d'aplanir les sections accidentées, de poser des mains courantes, de tailler des marches, de faciliter l'écoulement des eaux en pratiquant des drains, de construire des petits ponts pour franchir les canaux d'écoulement les plus larges, de protéger l'entrée de la grotte par un toit, en ayant préalablement acheminé les poutres et planches nécessaires à tout ce gros œuvre. On en était encore là il y a quelques années. C'était le bon vieux temps. Puis la demande a explosé. Devant les solides garanties de retour sur investissement, les entreprises ont rivalisé de mégalomanie pour s'affranchir toujours plus des contraintes limitant cette accessibilité. Mais, réchauffement climatique oblige, les hautes latitudes ou altitudes ne garantissent plus d'être protégé

d'un redoux avec température positive et chute de pluie, y compris en hiver. Plus efficace que le soleil, la pluie est un redoutable facteur d'accélération de la fonte des glaces. Certaines entreprises se dotent donc d'immenses pompes afin d'évacuer les eaux qui perturbent l'accès à la grotte et endommagent le travail effectué, voire menacent la grotte d'effondrement avant la fin de la grosse saison... Plus délirant encore, la grotte peut tout simplement être creusée ex nihilo, comme on disait à Rome. Ainsi, la plus grande grotte de glace du monde a été creusée 25 m sous la surface du Langjökull, deuxième glacier d'Islande. 5 500 m³ de glace ont été excavées pour obtenir un tunnel de 500 m de long, 3,5 m de large et 3 m de haut, ouvert au public toute l'année. Plus *pax friendly*, tu meures ! Plutôt fiers de leur connerie, ces urbanistes du gel se vantent sur leur site du travail effectué, fruit de la coopération de la crème de l'ingénierie du pays⁴. On peut désormais, en toute sécurité bien entendu, venir toute l'année admirer cette glace « *crystal blue* ». Pour monter jusqu'à la grotte, il faut prendre un camion porteur 8x8, un ancien véhicule lance-missiles de l'OTAN, qui a été intégralement aménagé afin de pouvoir rouler sur le glacier. Le cul bien au chaud, vous vous retrouvez transportés à une altitude de 1 260 m sur les hauteurs de la calotte glaciaire, et ce « dans presque n'importe quelles conditions météo ». Tout a été prévu pour assurer en continu l'arrivée des touristes et du brouzouf. En excavant une grotte sur les hauteurs de la calotte glaciaire, on atteint une altitude proche de la fameuse ligne d'équilibre du glacier, dont le lecteur attentif connaît maintenant

4 Pour en savoir plus sur ces vantardises, allez sur www.intotheglacier.is

la définition : la perte d'épaisseur annuelle est très limitée, du moins pour le moment. Afin d'assurer une pérennité et une rentabilité pendant quelques années, les galeries ont été creusées 25 m sous la surface de la glace. Si, dans le cas des grottes situées plus bas, il faut en cette époque de réchauffement à peine une dizaine d'années pour perdre 25 m d'épaisseur de glace, la fonte est beaucoup plus lente en altitude. Enfin, les précipitations sous forme de pluie sont bien plus rares à cette altitude qu'au niveau de la mer. Le risque d'inondation est d'autant plus faible que, située en amont du glacier, la grotte n'est pas menacée par une arrivée soudaine des eaux de fontes canalisées dans les réseaux sous-glaciaires qui filent vers l'aval. L'impact du creusement de la grotte est balayé d'une affirmation chiffrée : 5 500 m³, ce n'est rien comparés aux 195 km³ de glace que représente le glacier. Certes. Quiconque tenterait d'avancer une argumentation en faveur de la préservation du milieu sauvage sera stoppé net : la vocation de la sortie consiste à sensibiliser le public à la fonte des glaciers consécutive au réchauffement climatique. Bim ! Démerdez-vous avec ça. Plus c'est gros, plus ça passe, et pourtant... qui ne remarquera pas le ridicule de la situation ? Mais *pax* de la dernière chance et entrepreneurs

du cataclysme s'accordent tacitement sur une chose : faire semblant de ne pas voir. Les explications sur le désastre en cours, le public s'en lustre le piston : n'importe quel intervenant vous le confirmera. Et rien de tel pour s'en convaincre symboliquement que d'observer le magnétisme qu'exerce le gros camion, alors que la sortie n'a même pas commencé⁵.

Les possibilités de sorties sont déclinées de manière à ce que tout porte-monnaie puisse prétendre à quelque chose : sortie classique en groupe avec acheminement en camion suivie d'une visite encadrée par un guide ; sortie combinée moto-neige puis visite de la grotte, sortie privée à l'écart des gros groupes, etc. En Chine, en Amérique ou en Europe, on reproduit des versants montagnards dans de gigantesques hangars maintenus à -4°C pour y bâtir des pistes de ski *indoor* ouvertes toute l'année. En Islande, on aménage tellement les calottes glaciaires qu'il ne manque guère plus qu'une route goudronnée à la surface pour que l'excursion soit intégralement urbanisée. Savoir laquelle de ces deux sorties est la plus naturelle ou authentique ferait couler beaucoup d'encre : zone industrielle transformée en montagne ou montagne transformée en zone industrielle ? Quoi qu'il en soit,

5 C'est bien par naïveté que cet article pêche, à l'heure de pointer les conséquences de la rapacité et de la course au profit. En cet été 2024 sur le Breiðamerkurjökull (une langue glaciaire située au sud de l'Islande), constatant qu'une grotte de glace utilisée l'hiver précédant ne s'était pas écroulée, les agences ont cru bon de continuer à vendre des excursions « grottes de glace » au mépris des connaissances basiques et des règles minimales de sécurité. Volonté d'augmenter les profits des entreprises et celle d'augmenter la rémunération quotidienne des guides se sont confondues, plus personne ne prenant la peine d'évaluer la solidité des parois de glace soutenant les plafonds de la grotte. On sait où ces petits jeux du « jusqu'ici tout va bien » peuvent mener, sur des glaciers ou en haute montagne. Ainsi, comme toute grotte proche de la langue glaciaire, cette grotte du Breiðamerkurjökull a fini par s'effondrer pendant l'été, et malheureusement avec un groupe en dessous, faisant un mort et deux personnes grièvement blessées.



ces deux activités qui relevaient des mois d'hiver peuvent maintenant se pratiquer toute l'année moyennant une destruction – toujours vendue comme raisonnable – de l'environnement. Dans quelle mesure ce modèle de grotte intégralement creusée va-t-il être reproduit ? Les plus cinglés, tel le maire de Tignes qui, il y a quelques années, cherchait des investisseurs pour faire construire un bâtiment abritant une piste de ski et une piscine avec vague de surf, ne seraient-ils pas tentés de faire creuser des grottes de glace dans les derniers glaciers des Alpes dépassant encore plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur ? Pour une fois, on ne pourra pas reprocher aux *gabachos*⁶ d'avoir été incapables de prendre leur mal en patience. Mais même s'ils se sont plaints tout au long de la sortie qu'il y avait trop de monde – les touristes, c'est bien connu, ce sont toujours les autres –, ils ne résisteront pas à l'envie, de retour au pays, de roucouler en faisant défiler la galerie de leur smartphone, le museau barbouillé de ces viandes en sauce qui leur ont tant manqué. Ils vanteront sans doute les qualités de cette excursion car, après tout, quoi de pire que

d'admettre s'être fait couillonné. Mais à n'en pas douter, leur prochaine excursion se portera sans doute plutôt vers une sortie spéléo-fondue, les rusés opérateurs ayant compris que conjuguer la soif d'aventure et la voracité du Français serait pécuniairement intéressant. En attendant la via ferrata-cassoulet, la paëlla-kayak ou la slackline-choucroute...

Après avoir dévasté les montagnes pour les besoins d'une industrie du ski qui a fait son temps, l'impératif d'extraction de valeur dans les espaces naturels se concentre sur ce qui tient encore ou promet de tenir encore quelques années. Une sorte de traumatisme atavique causé par des siècles de vie dans des conditions plus dures qu'en plaine a poussé bien des montagnards à accepter à tout prix l'afflux d'argent, dans l'anticipation et la peur d'un retour à des conditions plus austères. Cette même logique suicidaire s'observe, à une ou deux générations d'écart, aussi bien dans les Alpes qu'en Islande. Une logique d'apprenti sorcier qu'il importe de pointer dans ces territoires de haute latitude ou de haute altitude qui, bien plus rapidement qu'en plaine, ont déjà largement dépassé la fameuse barre des 2°C de réchauffement.

Andy Manché
Illustrations de Célia

6 Littéralement « mauvaise herbe », c'est ainsi que l'Espagnol, observateur perspicace, nomme le Français.



BOTANIQUE, UNE HISTOIRE DE SEXE... ET DE SEXISME



**OU POURQUOI ON
A MIS 8 000 ANS
À COMPRENDRE
COMMENT
LES FLEURS SE
REPRODUISSENT
MALGRÉ NOTRE
INTELLIGENCE
SUPÉRIEURE**

Attention, cachez les yeux des enfants !
Âmes sensibles, abstenez-vous ! Ces lignes pourraient vous choquer et défriser les plus moralistes. Car oui, pour la première fois dans *Nunatak* nous allons parler de SEXE ! De la sexualité des plantes à celle des humains, il n'y aurait qu'un pas, selon Carl von Linné et autres botanistes convaincus de la centralité qu'occupe l'espèce humaine dans l'univers. Après s'être attaquée aux vélos électriques et autres « innovations vertes » (*Nunatak* n° 8, « Transition à vélo, nuisances à gogo »), Cécile Marguerite, avec ses mots fleuris, vient éclairer la façon dont les méthodes et interprétations scientifiques sont forgées par la morale de leur époque.

*Chénopode
Vulvaire*

Lorsque l'on s'intéresse à la botanique et que, pour mieux comprendre, on se penche sur cette science et sur son histoire, on s'aperçoit très vite que cette dernière s'intéresse au fonctionnement des plantes, et donc à la façon dont elles se reproduisent. Et pour l'humain, parler de reproduction rime avec sexualité, même si pour notre espèce cette dernière n'est pas uniquement reproductive¹. Si chez les mammifères, la règle qui prévaut demeure la reproduction dite sexuée où, pour se reproduire un individu a besoin d'un autre de sexe différent, ce n'est pas le cas pour l'ensemble du monde vivant. Le règne végétal pratique à grande échelle une reproduction dite asexuée ou végétative (ex : bouturage, marcottage, etc.), c'est-à-dire une reproduction sans l'intervention d'organes reproducteurs. Nous verrons que, comme toute connaissance, la botanique et son vocabulaire sont influencés par la culture et les croyances de leur époque, avec leurs lots d'erreurs.

À la recherche du sexe des plantes

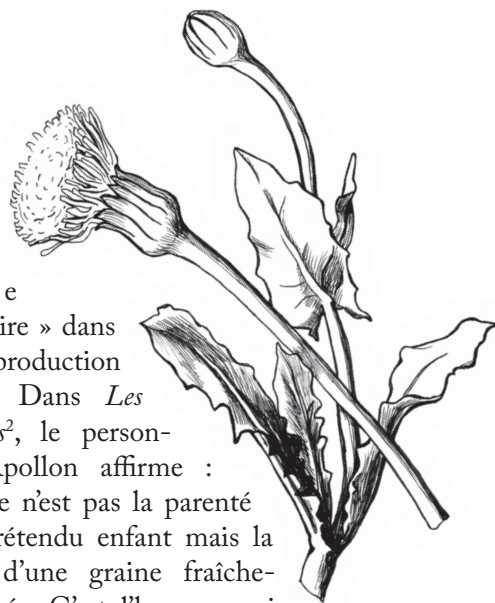
Aristote serait le fondateur de la botanique autour de 347 av. J.-C, mais c'est à l'un de ses élèves, Théophraste, que l'on doit le plus ancien ouvrage qui nous soit parvenu, *l'Histoire des plantes*, composé en 320 avant notre ère. À cette époque, il était matériellement impossible de prouver l'existence du sexe chez les plantes, d'ailleurs il fallait en avoir l'idée. Tous les volumes de Théophraste traitent de la nature asexuée des plantes. Parallèlement, on peut constater que la société grecque

considérait le rôle de la femme comme

« secondaire » dans la reproduction humaine. Dans *Les Euménides*², le personnage d'Apollon affirme : « La mère n'est pas la parenté de son prétendu enfant mais la nourrice d'une graine fraîchement semée. C'est l'homme qui l'a déposé et qui en est le parent ; elle ne fait que cultiver la jeune pousse, elle n'est que l'hôtesse d'un invité... » Nous verrons que cette vision de simple « réceptacle » laissera des traces lorsque le sexe des plantes sera découvert, et qu'elle perdure aujourd'hui.

Il a fallu attendre presque 2 000 ans, l'arrivée du microscope, et une bataille idéologique contre l'Église pour que les choses soient perçues d'une autre manière en Europe. C'est ainsi que la botanique telle que nous la connaissons actuellement a émergé vers la fin du XVII^e siècle. Les travaux de plusieurs botanistes servirent de modèle à Carl von Linné, botaniste suédois du siècle suivant, qui basa sa classification des plantes sur les différences entre leurs organes sexuels.

Linné imagina aussi le système binomial de nomenclature, désignant chaque plante par un nom générique (« la marguerite ») et spécifique (« commune »). Son système reste en usage pour classer les êtres

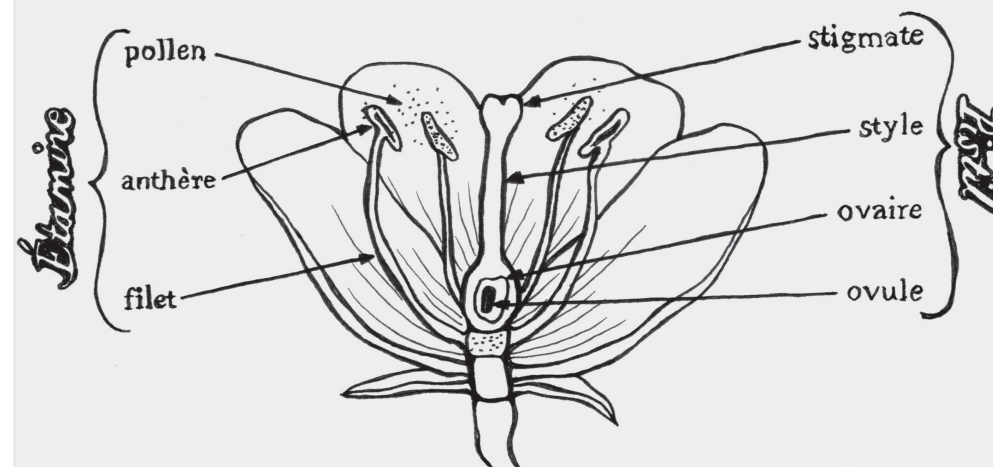


vivants, bien qu'il ait énormément évolué³, allant jusqu'à la prise en compte des cellules, premiers éléments constitutants. On était jusqu'alors persuadé que les fleurs n'avaient pas de sexe et encore moins de vie sexuelle. Cette idée convenait tout à fait à l'Église pour qui la fleur est un symbole de pureté, voire de virginité, d'où l'expression « déflorer ». Il fut compliqué pour les

botanistes de l'époque de faire admettre la présence d'organes sexuels, et donc d'une sexualité chez les plantes, et la nouvelle classification qui en a découlé. Pourtant, il semble que l'existence de cette sexualité ait été soupçonnée dès le VII^e siècle av. J.-C, car les Assyriens pollinisaient déjà leurs palmiers dattiers en secouant des fleurs mâles au-dessus des fleurs femelles.

C'est quoi le sexe des plantes à fleur ?

Les fleurs sont en quelque sorte les organes reproducteurs des plantes qu'on appelle angiospermes (« graine dans un récipient » en grec), et qui représentent 90 % des plantes. Les organes sexuels se trouvent en leur cœur.



Dessin d'une fleur hermaphrodite

La fleur comporte deux parties distinctes permettant sa reproduction :

- Le pistil (ou les carpelles) : organes reproducteurs femelles des plantes à fleurs. Le style relie les ovaires au stigmate. Le carpelle est une enveloppe protectrice enfermant les ovules, le style et le stigmate.
- Les étamines : organes reproducteurs mâles des plantes à fleurs. Le filet tient l'anthère qui constitue un petit sac de pollen.

1 Notons qu'il existe d'autres exemples dans le règne animal de sexualité non reproductive, le plus connu étant celui des bonobos.

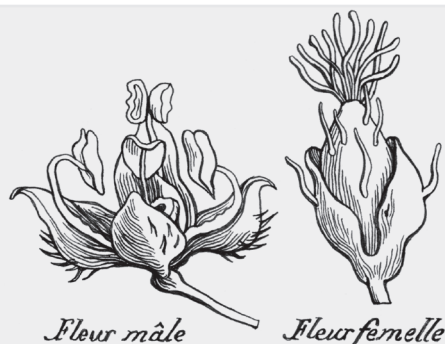
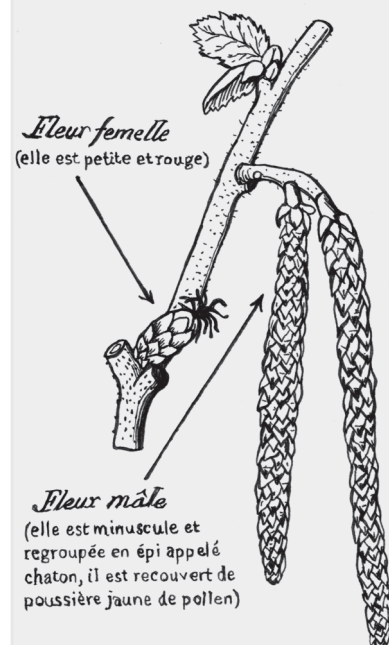
2 Tragédie d'Eschyle, représentée en 458 av. J.-C., qui forme avec Agamemnon et Les Choéphores la trilogie dramatique de L'Orestie.

3 Théophraste avait décrit 480 espèces. À la mort de Linné en 1778, on en avait recensé 11 800, puis 100 000 à la fin du XIX^e siècle. Aujourd'hui, les dernières études attestent de 390 000 espèces.

Il existe des plantes qui ont :

- Des individus mâles et des individus femelles distincts. Elles ont des fleurs unisexuées. On parle de plantes dioïques (« di » = « deux » individus). Exemple : l'ortie, en latin *Urtica dioica* (pour « dioïque »).

NOISETIER



ORTIE

- Des individus qui portent des fleurs mâles et des fleurs femelles. Ces plantes ont également des fleurs unisexuées. On parle ici de plantes monoïques (un seul individu). Exemple : le noisetier.

- Des individus avec les deux sexes sur la même fleur, qu'on peut donc qualifier de plantes hermaphrodites. Ce sont les plus courantes (70 % des angiospermes). Exemple : le lys martagon.



LYS MARTAGON

À l'époque moderne, de nombreux botanistes apportèrent des modifications et des ajustements à cette façon de classer. Mais si l'on retient le nom de Linné c'est parce que malgré la pression de la religion et les lourds tabous qu'elle imposait, il a osé affirmer l'importance d'une classification liée aux organes sexuels des plantes. Son ouvrage *Species plantarum, systema sexuale* (*Système sexuel des plantes*), publié

en 1753, établit une classification des végétaux fondée sur le nombre et la disposition des organes sexuels dans la fleur. Dans cet ouvrage, pour parler des organes mâles et femelles, Linné décrit des « hommes et femmes dans le même lit », « la femme avec deux frères » ou encore « la femme avec vingt hommes ». Cette conception était osée pour son temps, on refusait d'ailleurs de l'enseigner aux filles.

Au XVIII^e siècle, les dictionnaires et encyclopédies botaniques se teignent d'érotisme, par analogie à la sexualité humaine. Le botaniste Sébastien Vaillant associait les étamines au pénis, le pollen au sperme, la corolle au lit marital, la panse de l'ovaire aux trompes de Fallope et la reproduction des plantes aux ébats amoureux des hommes et des femmes (mariés). Bien que moralement très correctes à la lecture aujourd'hui, certains écrits avaient un caractère subversif et devenaient même des succès de littérature⁴.

À cette époque, les botanistes reconnus sont des hommes, le patriarcat structure fortement la société, et la religion a une place importante dans les croyances, le tout produisant un rapport particulier à la sexualité. La pensée scientifique de Linné, construite dans ce contexte, peut être qualifiée aujourd'hui de phallocentrée et emprunte de biais sexistes. Sa classification repose en effet presque exclusivement sur

les organes mâles (« des maris non liés entre eux » et « des maris unis par des liens de fraternité »). Les organes femelles n'étaient que secondaires, voire non pris en considération dans ses critères de détermination.

Au XIX^e siècle, la mise en évidence de la rencontre et de la germination du pollen avec l'ovule de la fleur, puis de la formation d'un embryon, efface définitivement les croyances d'Aristote ou celles de la religion. Cette fois, non seulement la génitalité des plantes est prouvée, mais les découvertes futures vont révéler la diversité de leurs capacités de reproduction, leur permettant d'assurer leur survie et celle de leur descendance. Les travaux de Charles Darwin sur l'évolution des espèces, un siècle après ceux de Linné, vont dans le même sens concernant la « stratégie » de la vie sexuelle des plantes⁵. Il est tout autant dénoncé et qualifié de blasphématoire

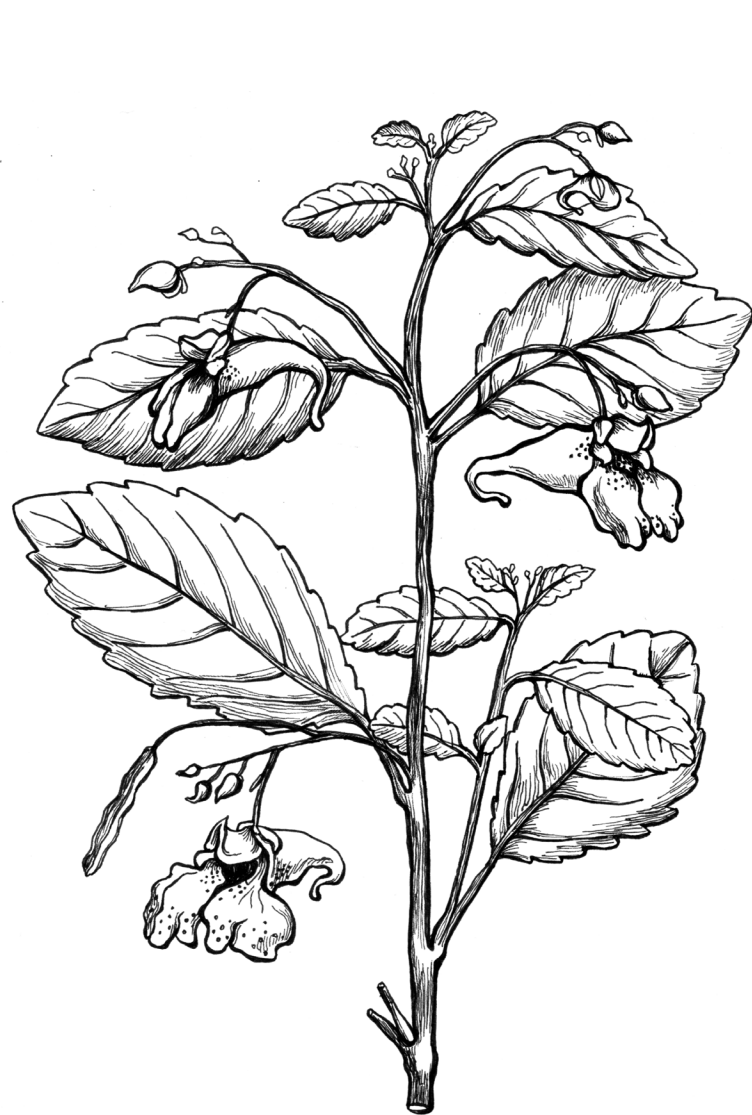
Un peu d'étymologie

Chenopodium vulvaria, aussi appelée « vulvaire », « arroche puante », « ansérine puante », « herbe de bouc » ou « olidaire » en français, est une plante mesurant 10 à 50 centimètres recouverte d'une sorte de poussière blanche, aux feuilles en forme de losange souvent opposées, et à l'odeur très fétide. Linné, en décrivant la *Chenopodium vulvaria*, indique que l'épithète spécifique vient du terme latin *vulva*. Cela pourrait être le fait d'une association entre l'odeur de poisson de la plante et celle d'un vagin féminin déséquilibré sur le plan bactérien.



4 Jan SYNOWIECKI et Camille NOÛS, « De la plante comme un homme. Penser la sexualité végétale au 18^e siècle », *Dix-huitième siècle* n° 52, 2020, p. 453-470.

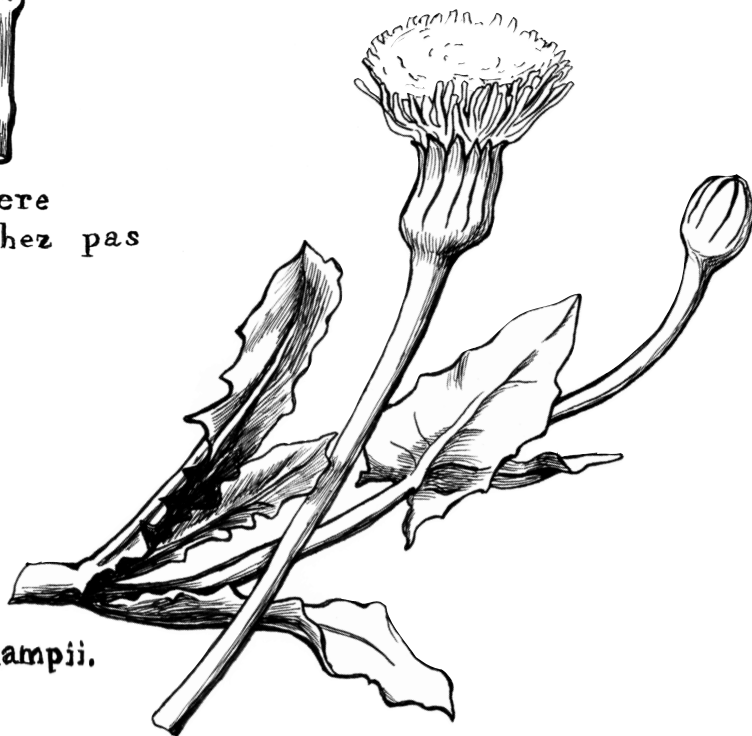
5 Charles-Robert DARWIN, *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*, ou La Lutte pour l'existence dans la nature [1859], Alfred Coste, 1921.



IMPATIENS noli-tangere
impatiente ne me touchez pas



BADAMIER
TERMINALIA catappa
"couille de sergent"

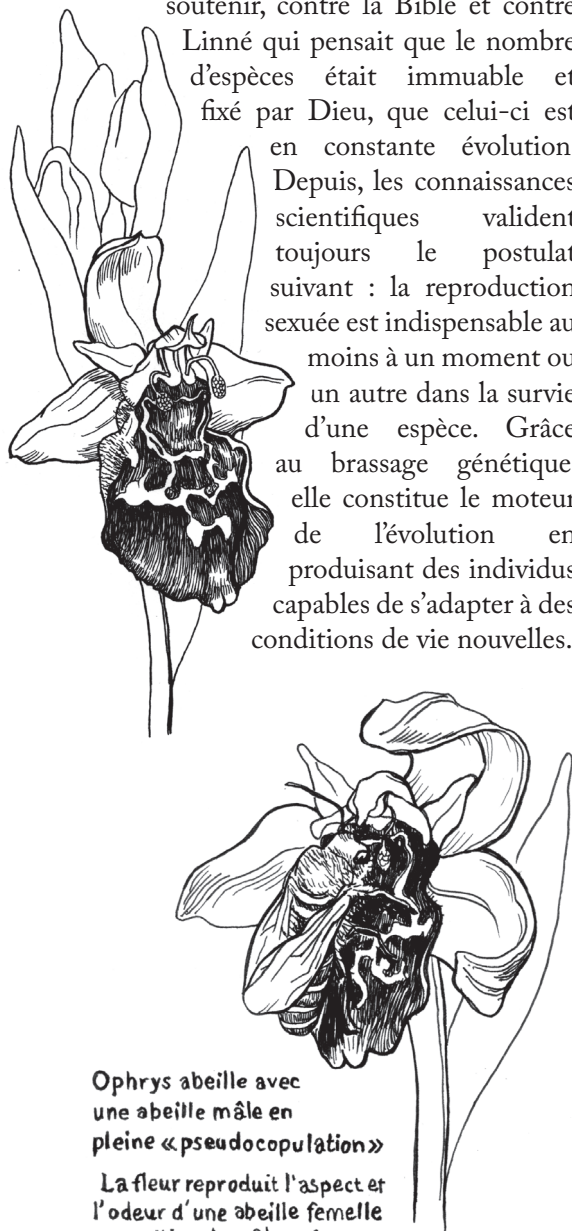


Urospermum Dalechampii.

DISCOREA COMMUNIS
HERBE AUX FEMMES BATTUES



par l'Église. Mais, au-delà de parler de sexe, Darwin commet le sacrilège de soutenir, contre la Bible et contre Linné qui pensait que le nombre d'espèces était immuable et fixé par Dieu, que celui-ci est en constante évolution. Depuis, les connaissances scientifiques valident toujours le postulat suivant : la reproduction sexuée est indispensable au moins à un moment ou un autre dans la survie d'une espèce. Grâce au brassage génétique, elle constitue le moteur de l'évolution en produisant des individus capables de s'adapter à des conditions de vie nouvelles.



Ophrys abeille avec une abeille mâle en pleine « pseudocopulation »

La fleur reproduit l'aspect et l'odeur d'une abeille femelle pour attirer le mâle qui pense « copuler » : sa frustration le stimule pour aller vers d'autres fleurs et ainsi assurer une pollinisation spécifique.

En 1906, un livre de botanique intitulé *Étude de la vie des plantes* connaît un grand succès en tant que manuel scolaire. Dans ce livre, on parle de sexe et on trouve la phrase suivante : « Et maintenant nous arrivons au cœur de la fleur où se trouve la chose la plus importante. » Cette affirmation, qui attribue davantage de valeur aux organes femelles, vient de Marie Stopes, une jeune paléobotaniste pionnière du contrôle des naissances, autrice en 1918 d'un best-seller, *L'Amour conjugal*, véritable manuel de sexualité revendiquant le droit au plaisir sexuel pour les femmes (mariées)⁶. Les féministes du début du xx^e siècle ont posé les premiers jalons des mouvements qui participeront à la remise en question d'une sexualité vue par les hommes et pour les hommes. Par analogie, il en a été probablement de même dans la botanique. Une vision plus féministe a donc pu faire évoluer le système de classification vers la prise en compte des organes femelles de la fleur : le pistil constitué d'un ou plusieurs carpelles. Par exemple, la famille des *Lamiaceae* (dont la menthe, le thym, la sauge, etc.) a entre autres comme caractéristique de posséder un pistil constitué de deux carpelles contenant chacun deux ovules.

Aujourd'hui, l'analogie entre sexualité humaine et végétale est toujours courante. La dernière exposition du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse, *Sex-appeal, la scandaleuse vie de la nature*, se présente ainsi : « La vie intime des plantes et des animaux exposée sans tabou, dans toute sa poésie, sa fantaisie, son ingéniosité, mais aussi dans toute sa crudité, voire sa violence. [...] [L'exposition] démontre

que l'évolution n'est pas seulement le résultat d'une adaptation au milieu, mais également l'aboutissement des parades amoureuses dans une lutte pour la séduction. » Bien que probablement très intéressante, son intitulé ainsi que sa présentation dépeignent un portrait suggestif et humanisé des plantes. Cette manière de « vulgariser » scientifiquement ces connaissances, en les calquant à un comportement sexuel dit « humain », relève de l'anthropomorphisme. Cela peut avoir comme avantage de rendre plus accessibles ces informations, mais sa présentation biaise forcément la justesse d'interprétation.

La question de l'anthropomorphisme

L'anthropomorphisme, émanant du grec ancien *ánthrōpos* (être humain) et *morphé* (forme), désigne le fait de prêter des formes et des capacités humaines à d'autres êtres vivants. Cette tendance n'est pas nouvelle et se retrouve dans plusieurs domaines : artistique, littéraire (ex. : *Les Fables* de La Fontaine), ou, comme nous avons pu le voir, scientifique. Le problème n'est pas l'anthropomorphisme en soi, mais son utilisation orientée permettant de valider des propos scientifiques, politiques ou autres, grâce à quelques arguments fallacieux. S'appuyer sur des exemples piochés dans l'environnement afin de justifier des théories très variées est questionnant. Il est en effet facile de tout faire dire à la nature. Le lien entre les plantes et les insectes pollinisateurs peut être interprété comme une certaine forme

« d'entraide » : les fleurs « offrent » du nectar aux insectes butineurs qui en « échange » disséminent du pollen sur d'autres nourricières, participant à une reproduction sexuée. Cet exemple d'interactivité est, pour certains penseurs, une source d'inspiration en vue d'une société humaine plus solidaire. C'est le cas de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle qui, dans leur ouvrage *L'Entraide : L'autre loi de la jungle*⁷, annoncent : « L'entraide n'est pas un simple fait divers, c'est un principe du vivant. C'est même un mécanisme de l'évolution du vivant : les organismes qui survivent le mieux aux conditions difficiles ne sont pas les plus forts, ce sont ceux qui arrivent à coopérer. » Dans ce cas, quelle interprétation donner du cas d'une plante invasive qui se développe au détriment d'autres espèces ? Ou encore de celui des ongulés qui s'attaquent aux jeunes arbres ? Observations qui conduisent certains à valider des concepts comme « la loi du plus fort » pour justifier les inégalités sociales ou la loi du marché. Par extension, ce point de vue pourrait permettre de légitimer une répartition « naturelle » des rôles selon le sexe biologique des humains (les femmes seraient plus susceptibles de s'occuper des enfants en raison de leur « instinct maternel »), mais aussi de qualifier l'homosexualité de « contre-nature ». Les logiques argumentaires autour de la nature – concept par ailleurs impossible à définir – sont alors utilisées pour légitimer des discours réactionnaires et valider des systèmes de domination. À travers ces différents exemples, qui assimilent

6 Il faut préciser que son intérêt pour le contrôle des naissances relève aussi d'une obsession eugéniste, qui lui fera par la suite admirer Adolf Hitler et adhérer à l'idéologie raciale nazie.

7 Pablo SERVIGNE et Gauthier CHAPPELLE, *L'Entraide : l'autre loi de la jungle*, Les Liens qui libèrent, 2017.

de façon infondée des comportements naturels à des comportements sociaux, on constate que l'anthropomorphisme peut servir tout autant à légitimer un ordre établi, dit « naturel », qu'un ordre différent « souhaité ».

La botanique est une science qui a pour objet l'étude des végétaux : elle permet de comprendre leurs fonctionnements, leurs diversités et leurs interactions avec le vivant en général. Ces savoirs, au-delà d'être passionnants, nous permettent de mieux comprendre notre environnement et de nous y adapter. Pour autant, la construction de ces connaissances est à considérer de manière critique : il faut prendre en compte l'histoire et le contexte qui les produisent. Dans l'histoire de la botanique, il semble que l'homme ait bien eu du mal à sortir d'une vision anthropocentrée. Les carcans de son époque – par exemple misogyne ou religieux – constituent des œillères qui l'empêchent de comprendre les choses de façon élargie et complexe, et engendrent des erreurs et biais d'interprétation qui éloignent de la réalité et perpétuent des analyses erronées.

Pour ouvrir notre réflexion, voici une citation de Philippe Descola qui servira de point final à cet article fleuri : « La nature, cela n'existe pas. La nature est un concept, une abstraction. C'est une façon d'établir une distance entre les humains et les non-humains qui est née par une série de processus, de décantations successives de la rencontre de la philosophie grecque et de la transcendance des monothéismes, et qui a pris sa forme définitive avec la révolution scientifique. La nature est un dispositif métaphysique, que l'Occident et les Européens ont inventé pour mettre en avant la distanciation des humains vis-à-vis du monde, un monde qui devenait alors un système de ressources, un domaine à explorer dont on essaye de comprendre les lois⁸. »

Cécile Marguerite,
avec la participation de Pâquerette
Dessins de Pissenlit



8 <https://reporterre.net/Philippe-Descola-La-nature-ca-n-existe-pas>

Bibliographie

- Alec BRISTOW, *La Vie sexuelle des plantes*, Robert Laffont, 1980.
- Fleur DAUGEZ, *Les Plantes ont-elles un sexe ? Histoire d'une découverte*, Ulmer, 2015.
- Jean-Marie PELT, Marcel MAZOYER, Théodore MONOD, Jacques GIRARDON, *La Plus Belle Histoire des plantes : les racines de notre vie*, Seuil, 1999.
- *La Garance voyageuse. Revue du monde végétal*, « Plantes et sexualité », n° 59, automne 2002 ; « Sexe des plantes », n° 105, printemps 2014.
- *La Salamandre. La revue des curieux de nature*, « Le sexe des plantes », n° 214, février-mars 2013.

AU NOM DU PIRE

LA RÉSILIENCE EST UNE ANTIRÉSISTANCE

Nunatak a rencontré Thierry Ribault, chercheur en sciences sociales au CNRS et auteur du livre *Contre la résilience : à Fukushima et ailleurs* publié en 2021 aux éditions L'Échappée. Ses recherches mettent en lumière les fondations politiques et psychologiques de cette notion à la mode, qu'il qualifie de « technologie du consentement ». Il nous semble en effet entendre parler de résilience à toutes les sauces aujourd'hui, tant dans le champ de la psychologie et du développement personnel que dans celui des politiques publiques.



Quelle est l'histoire de ce concept ?

La résilience tire son héritage sémantique et cognitif de la science des matériaux. Le bois, pour les traverses de chemin de fer au début du XIX^e siècle, puis les métaux, notamment pour la guerre au début du XX^e siècle, étaient dits « résilients » pour leur capacité à absorber de l'énergie sous l'effet d'une déformation ou d'un choc, avant de revenir à leur état initial. La notion de résilience sera ensuite mobilisée dans la psychosociologie positive¹, aux États-Unis, à partir des années 1940, pour caractériser le comportement « non délinquant » de jeunes issus de milieux pauvres sachant « tirer avantage de toute occasion pour s'améliorer », et porteurs de caractéristiques redemptrices, dont les ferments d'« une profonde foi religieuse² ». On retrouve quatre-vingts ans plus tard cette dernière conviction chez le neuropsychiatre et éthologue Boris Cyrulnik, pour qui « la neuro-imagerie confirme l'effet thérapeutique de Jésus et nous explique comment ça marche », et en conclut que « la foi est donc bel et bien un facteur de résilience³ ». Tant pis pour les autres. Sans compter qu'il s'agit là d'une bien étonnante fonctionnalisation de Dieu de la part d'un scientifique, qui plus est équipé de la technologie de la « neuro-imagerie ».

L'importation en écologie de la notion de résilience se fera officiellement dans

les années 1970, suite aux travaux des biologistes Eugene et Howard Odum, dépêchés au milieu des années 1950 par la Commission de l'énergie atomique des États-Unis⁴ pour étudier l'irradiation des atolls coralliens du Pacifique par les essais nucléaires. L'écologie des écosystèmes a émergé du champ de l'« écologie des radiations » (ou radio-écologie), et de son intérêt morbide pour l'étude de la capacité du vivant à s'adapter à sa propre destruction et à en tirer parti. Dans les années 1970, l'écologue Crawford Holling développera un programme de « sécurité écosystémique » qui prendra le nom explicite de « résilience », désormais revêtue de ses atours contemporains et définie comme étant non seulement « la capacité d'un système à supporter l'impact de chocs déstabilisateurs » mais aussi celle de « se réorganiser rapidement et efficacement afin de capitaliser sur des opportunités émergentes ».

Les décennies 1990 et 2000 voient, aux États-Unis et en France, le recours à cette notion s'étendre à de nombreuses « expériences douloureuses » : cancer, sida, perte d'un proche, captivité, catastrophes naturelles et industrielles, attentats, maltraitance. Autant d'épreuves que les êtres humains sont censés accepter en leur trouvant un sens, en conservant leur dignité morale et le respect de soi et, accessoirement, en n'y laissant pas leur vie. Ce baume de la réparation est désormais

appliqué aux divers champs scientifiques, de l'écologie aux sciences sociales, en passant par l'ingénierie. Plus récemment, la neurobiologie s'en est emparée pour définir les capacités physicochimiques de chacun à résister au stress.

De la résistance et déformation de la matière, à la résistance et déformation des êtres humains et du vivant en tant que matière, il s'agit toujours d'explorer les mille et une manières de faire plier l'objet concerné sans le rompre, afin de le rendre conforme à son milieu et aux pressions subies, et éventuellement de sortir renforcé de l'épreuve. « Sans rompre » signifie, pour les « objets humains » concernés : produire pour consommer, être un bon citoyen en se soumettant sans cesser de vivre, donc en survivant, autant dire être résistant sans opposer de résistance.

Tu présentes dans ton livre la mise en place au Japon, après la catastrophe nucléaire de Fukushima en 2011, du premier ministère de la Construction de la résilience nationale. Quelle était alors la stratégie politique du gouvernement ? Comment s'est-elle traduite en termes d'action, et d'inaction ? Quelles ont été les conséquences sanitaires avérées de cet accident ? À ce sujet, certains chantres du nucléaire, comme le décroissant capitaliste Jean-Marc Jancovici, font entendre que le risque des centrales nucléaires ne serait que psychologique⁵.

Un impossible non résolu

Depuis l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi en mars 2011, la menace n'a pas fléchi. Le début du chantier de récupération des barres de combustible dans les piscines suspendues des réacteurs a été sans cesse repoussé, les niveaux de radioactivité y étant trop élevés. Si l'une des piscines a été vidée, les deux autres, non protégées, présentent un danger considérable en cas de nouveau tremblement de terre de forte magnitude. Quant aux cœurs de trois des six réacteurs – dont un contenant du plutonium –, ils sont entrés en fusion suite à la perte du système de refroidissement, laissant 900 tonnes de corium constitué de matières fissibles, de béton et de ferraille inaccessibles à tout être humain d'ici le prochain demi-siècle, et probablement au-delà. L'injection continue d'eau et les débordements d'origine souterraine constituent toujours des menaces majeures : le stockage sur site est saturé et les eaux radioactives partiellement filtrées sont désormais rejetées dans l'océan.

Côté humain, les efforts sans fin engagés depuis treize ans pour limiter la radioactivité entraînent l'irradiation des travailleurs mobilisés. Les conséquences sanitaires sont d'autant plus invisibilisées qu'une grande partie des 60 000 liquidateurs qui sont intervenus sur le site de la centrale depuis le début de la catastrophe était sans dosimètre durant les premiers mois ayant suivi l'accident. Soucieux de ne pas perdre leur travail dans la sous-traitance du nucléaire, qui entretient des

1 Étude des problèmes communs à la psychologie et à la sociologie, s'intéressant en particulier à la façon dont le comportement individuel est influencé par les groupes auxquels appartient l'individu.

2 Emmy E. WERNER, Jessie M. BIERMAN, Fern E. FRENCH, *The Children of Kauai : A Longitudinal Study from the Prenatal Period to Age Ten*, University of Hawaii Press, Honolulu, 1971.

3 « Le remue-ménages de la foi selon Boris Cyrulnik », *Libération*, 1^{er} novembre 2017.

4 Établie en 1946, cette commission promeut et contrôle le développement pacifique des applications atomiques et nucléaires tant au niveau scientifique que technique.

5 Il déclare notamment au média en ligne *Thinkerview*, le 14 décembre 2017 : « À Fukushima par exemple, l'évacuation a fait des centaines de morts à cause du stress. Si les gens étaient restés sur place, les radiations en auraient fait zéro [...] dans la durée. » Lire aussi : « Jancovici... une imposture écologique ? », tribune publiée le 22 juin 2021 sur *Reporterre*.

liens notoires avec les yakuzas, ils ont triché sur leur dose cumulée. Par ailleurs, 30 000 décontaminateurs aux conditions de sécurité tout aussi discutables ont été mobilisés sur l'ensemble du département. Dans ces conditions, les possibilités d'établir des liens entre les pathologies cancéreuses et non cancéreuses développées par ces travailleurs et leur activité sur les sites contaminés sont pratiquement réduites à néant. Ainsi comprend-on mieux l'infâme imposture du bilan officiel de la catastrophe nucléaire de Fukushima : « zéro mort ».

Parmi les 370 000 personnes du département ayant moins de dix-huit ans au moment de l'accident, le nombre total de cas de cancers de la thyroïde suspectés ou confirmés est à ce jour de 270, soit plus de 700 cas pour un million, à comparer à un taux moyen se situant au Japon entre 2 et 3 cas pour un million. Les autorités invoquent un effet lié au « surdiagnostic », tandis que certains épidémiologistes parlent d'« épidémie de cancers de la thyroïde ». La catastrophe est donc en cours.

L'ignorance organisée

Mensonges, mises sous secret et collusions entre science, industrie et État sont amplement documentés, notamment par la sociologie politique des sciences. Mais à Fukushima, il s'agit plutôt d'ignorance organisée, qui relève de l'idéologie plutôt que du mensonge, de la justification plutôt que des techniques de persuasion. L'objet étudié est systématiquement

réduit, que ce soit en passant sous silence intentionnellement certains espaces géographiques⁶, en n'indiquant pas (ou en marginalisant) la dose reçue par les populations, en éludant les atteintes psychologiques, ou encore par le caractère discrétionnaire de l'échantillonnage d'une étude portant sur l'alimentation⁷. Tout cela génère des zones de science non faite. Or la résilience se nourrit de cette « science non faite » et de cette ignorance organisée, qui ne se réduit pas aux mensonges des autorités et ne résulte pas simplement de l'instrumentalisation de la science par les industriels, mais fait partie intégrante de l'appareil de production scientifique. Elle légitime en effet un rétrécissement cognitif permettant d'aménager sans contradiction une réalité contradictoire : vivre en toute plénitude dans un milieu nocif en s'y adaptant. Il s'agit de préserver le *statu quo* autour d'une représentation acceptable du désastre et de ses dégâts.

La gestion par les « seuils » d'insécurité, revus à la hausse, relève typiquement de l'ignorance organisée : tant qu'ils ne sont pas dépassés, l'évaluation du risque ne requiert pas d'action supplémentaire, tablant sur les capacités de chacun à faire front face aux effets délétères. Il s'agit moins de cacher que d'instiller dans les esprits et les pratiques l'idée qu'avec moins ou peu de connaissances, on peut s'en tirer mieux qu'avec trop. L'idée des tenants du « vivre avec » la contamination, selon laquelle la population peut agir, « fonctionner » et « gérer sa dose »

elle-même avec un minimum de connaissances et ainsi apprendre à vivre en s'en passant, finit par dominer la représentation du désastre. Chacun consent ainsi à devenir une ressource au service des « capacités à entrer en résilience » d'un « système sociotechnique » perpétuellement en voie de remédiation. C'est ainsi qu'à Fukushima les corps deviennent des machines à encaisser les coups.

La politique de résilience nationale

Malgré ce bilan accablant et sur la base du triple déni – pas de mesures, pas d'enquêtes, pas de victimes –, il s'est très vite agi de réussir la reconstruction et, dans les mégaloïdes, de relancer la machine à profit dare-dare,

chacun à son poste, consommateur et producteur, afin de nourrir l'illusion d'achèvement du désastre, qui est un refoulement de son inachèvement. La catastrophe serait close, comme on clôt un dossier dans une affaire criminelle. Or comment peut-on raisonnablement prétendre clore l'impossible ?

C'est précisément toute la frauduleuse ambition de la résilience et de ses adeptes. Face à cet impossible non résolu, des outils politiques centrés sur la notion de résilience ont été développés afin de rendre la contamination socialement acceptable.

Un ministère de la Construction de la résilience nationale a été mis en place. Un programme de décontamination encourageant les populations à prendre part à celle-ci pour ne plus craindre la radioactivité a été développé. Injonction est faite aux habitants de Fukushima d'être des contaminés satisfaits. Ainsi selon le professeur Shinichi Niwa, responsable du volet psychiatrique de l'Enquête de gestion sanitaire de la population à l'université médicale de Fukushima, « les gens peuvent se sentir en sécurité lorsqu'ils exécutent eux-mêmes les travaux de décontamination plutôt que de les laisser faire par d'autres », ce qui est une manière de fabriquer du consentement en transformant une pression externe en motivation interne. Le décontaminothérapeute poursuit : « Il est très important, pour calmer la peur, d'être exposé aux radiations ». Il consacre de ce fait, sans rougir, l'inversion logique à laquelle préside la résilience lorsqu'elle entreprend de faire de la maladie un symptôme de guérison.

Second volet de cette politique de résilience, une politique d'incitation au retour des populations évacuées a été instaurée. Elle met fin à l'aide



6 Bien qu'en partie contaminés, dix départements voisins de celui de Fukushima n'ont fait l'objet d'aucune investigation sanitaire.

7 Dans un rapport de l'OMS de 2012, 39 œufs collectés à Fukushima et 18 venus d'autres départements, durant les quatre mois ayant suivi l'accident, étaient censés rendre compte de l'exposition radioactive interne liée à l'ingestion d'œufs de 128 millions de personnes...



aux réfugiés, supprime les allocations de relogement ou la mise à disposition d'habitats provisoires, subventionne la reconstruction d'écoles dans les communes désertées, et encourage le développement de la permaculture en zone contaminée... Le recours à la notion de résilience permet de substituer à la question fondamentale des effets biologiques irréversibles des radiations d'autres sujets, tels que l'état mental et l'habilitation des individus, l'« empowerment » et la « reconstruction » des communautés. Le désastre nucléaire n'est donc plus un moment objectif inscrit dans l'histoire des sociétés industrielles, mais un phénomène subjectif essentiellement psychologique, voire psychiatrique, au sein d'une population que l'on enjoint de sortir de sa « dépression » en misant sur ses qualités individuelles et sur les opportunités de son nouvel environnement, dans le but de revenir à un état « prétraumatique » par la grâce combinée du « rebond » et de la

« résistance au choc »... et accessoirement, de l'amnésie.

On voit également apparaître ce terme dans le champ politique français, par exemple avec la loi Climat et résilience de 2022. Quel est ton constat quant à l'utilisation de ce concept par le gouvernement actuel ? Existe-t-il des ponts entre politiques de résilience face aux catastrophes nucléaires et face au changement climatique ?

Pour la mission parlementaire d'information sur la résilience nationale créée en juin 2021 face à l'impossibilité de s'attaquer aux causes des catastrophes, il ne resterait plus qu'à rendre « nationale » la résilience, autrement dit à apprendre à chacun à faire face aux « risques », à se préparer à « vivre en mode dégradé », à « s'adapter en continu » et à « développer des représentations mentales » pour « mieux rebondir » et atteindre « une quiétude de l'esprit »⁸. Si l'on se réfère

au rapport final de cette mission, placée sous l'égide de la Commission de la défense nationale et des forces armées, il s'agit d'« envisager les chocs de toute nature auxquels le pays doit se préparer » et d'éduquer les citoyens à être des bons soldats au service d'une « défense totale » de la nation, concept qui « combine et exploite l'intégralité des ressources militaires et civiles de la société, afin de prévenir et de gérer une crise, un conflit armé ou une guerre⁹ ». Comment les adeptes de cette « résilience nationale » envisagent-ils de nous permettre de nous adapter aux désastres ? On observe trois types de convergence entre les ambitions gouvernementales françaises et la politique japonaise de résilience.

Tout d'abord, il s'agit de gouverner dans la fatalité des désastres

La résilience participe d'une métaphysique étatique du malheur qui justifie le désastre comme le pendant inéluctable du progrès, au point d'en faire sa source. Le coup de force eugénique de la résilience et de ses promoteurs – experts en communication du risque, scientifiques et politiques – est de soutenir que la catastrophe n'est pas ce qui survient, mais l'impréparation individuelle et collective à ce qui advient, déplaçant ainsi sensiblement la cause originelle des dégâts perpétrés : le principe sous-jacent est bien que les plus résistants survivront. La loi Climat et résilience s'inscrit bien dans cette fuite devant le naufrage. L'impératif de préparation – par l'éducation, par « l'accélération de l'évolution des mentalités » et par la responsabilisation individuelle – est

aussi un impératif de dépassement. Pour toute réponse au dérèglement climatique, les résilients en marche précités, en bons dirigeants de la fatalité, nous proposent la résilience comme arme d'adaptation massive aux effets des catastrophes, à défaut de prôner l'abolition de leurs causes, et se rabattent sur une énergie nucléaire dont ils reconnaissent pourtant qu'elle comporte inévitablement des risques industriels, sanitaires et environnementaux », et « s'accompagne d'exigences supplémentaires de prévention des accidents et de résilience en cas de survenue de ces derniers », substituant la fatalité des risques liés à l'atome à celle des risques liés au réchauffement. Dans ce monde où chaque catastrophe est une catastrophe d'essai, « résilier » signifie gouverner dans la fatalité des désastres, sans jamais se demander si l'adaptation est véritablement adaptée.

Ensuite, il s'agit de gouverner par la peur de la peur

Être inquiet et terrorisé, et dans le même temps faire preuve de trempe et de courage, voilà ce que loue la résilience, à l'instar de ce que toutes les guerres ont toujours loué. Ainsi lit-on dans le rapport parlementaire précité : « Nous avons tous le devoir de faire prendre conscience à nos concitoyens que le monde qui les entoure est un monde violent et qu'ils vont être rattrapés par cette violence très rapidement, quoi qu'il arrive ». Une fois ce vent de panique semé, les rapporteurs prescrivent d'« éviter que s'immisce au sein de la population des jeunes une peur du futur », car « si ce futur est perçu comme

8 Extraits de l'audition du 22 juillet 2021 : https://videos.assemblee-nationale.fr/video.11094908_60f92e5125b4d.resilience-nationale--table-ronde-reunissant-enseignant-chercheur-et-professeur-22-juillet-2021

9 Rapport du 23 février 2022 : https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/resinat/115b5119_rapport-information#

hostile, comme menaçant, cela devient très problématique [...] la propension à l'anxiété et à la frustration des générations actuelles tend à réduire notre capacité de résilience collective dans une situation de crise grave ». Dans cet édifiant exercice de double pensée, où il faut simultanément avoir peur et cesser d'avoir peur, il s'agit donc d'évacuer cette anxiété que craignent tant les dirigeants, pour mieux se préparer au pire plutôt que de se révolter contre les causes de cette violence. L'objectif est de nous faire intérioriser la menace et de transformer la réalité physique et sociale du désastre en une nécessité à laquelle on ne peut se soustraire. Car la morale de la fable de la résilience est toujours la même : rien ne sert de se fâcher, il faut résilier à point.

Enfin, on assiste à un éloge du sacrifice

Dans le culte de l'adaptation, l'incantation à la résilience peut aller jusqu'à l'éloge du sacrifice, sous couvert de solidarité, comme l'atteste ce même rapport : « Des centaines d'exemples d'héroïsme civil et militaire montrent la résistance collective des peuples face aux épreuves – famines, invasions, exils – qu'ils traversent, illustrant que les membres d'une société humaine peuvent être habités par un sentiment ou des idéaux qui leur paraissent plus élevés que leur propre vie¹⁰. »

De fait, la militarisation de la société préoccupe visiblement les parlementaires qui préconisent notamment la généralisation du service national universel et du port de l'uniforme dans

les écoles, ou encore la création d'une « journée nationale de la résilience » consacrée à « la défense citoyenne et à la protection civile ». Le 13 octobre 2022, la première édition de cette journée a été inaugurée à Rouen, en commémoration de la catastrophe de l'usine Lubrizol : un « événement ludique pour toute la famille » ambitionnant de nous rendre « tous résilients face aux risques naturels et technologiques ». Invité du forum Normandie pour la paix le 24 septembre 2022, le ministre des Armées Sébastien Lecornu avait déjà livré sans ambages toute la teneur sacrificielle – il s'agit, bien entendu, du sacrifice des autres – de la résiliomanie à laquelle il nous commande de prendre part, considérant qu'« il y a forcément un schéma de contraintes que chaque citoyen va devoir intégrer », soulignant la nécessité d'une « capacité de résilience collective » pour faire face simultanément à « une pandémie, un attentat terroriste et une guerre aux portes de l'Europe, ainsi qu'aux effets du dérèglement climatique », et n'hésitant pas à déclarer en parfait promoteur du survivalisme d'État : « La leçon de l'Ukraine, c'est que c'est un peuple résilient. C'est autre chose qu'une facture de chauffage. Le don qu'ils font, c'est celui de leurs fils¹¹. »

Décidément, pour les précepteurs de résilience – pour qui on ne souffre jamais en vain, dans ce « monde en guerre » dans lequel nous sommes projetés et auquel il nous faut nous accommoder à tout prix – la quête effrénée de résilience nationale prend les allures d'une rhétorique de nationale-résilience.

Que penses-tu de ces politiques de résilience appliquées à la montagne ? Pouvons-nous percevoir une spécificité liée à ces types de territoires ? Le plan Avenir montagne, lancé en 2021 par le gouvernement, est présenté ainsi : « Il s'agit de donner aux territoires de montagne qui le souhaitent les moyens de s'adapter vers plus de résilience, de se réinventer vers un tourisme quatre saisons, sans pour autant tourner le dos à l'activité neige. Ce plan s'articule autour de trois axes :

- 1. Favoriser la diversification de l'offre et la conquête de nouvelles clientèles ;**
- 2. Accélérer la transition écologique et énergétique des activités touristiques de montagne ;**
- 3. Dynamiser l'immobilier de loisir et enrayer la formation de "lits froids" »¹²**

Ce plan est digne d'un bureaucrate dépressif. Il s'inscrit dans l'obsession du technocapitalisme de vouloir triompher de tous les mystères par la production. La montagne est un mystère qu'il cherche à percer, au propre et au figuré. Car la montagne cache dans son ombre, et elle permet de se cacher. L'obstination mise à la domestiquer relève d'une soif d'extension sans limites de l'empire de la production, et bien sûr de celui de la consommation. Ce que révèle ce plan, c'est la volonté de faire d'un milieu social et d'une nature infinie une sorte de supérette du divertissement – verte, bien entendu – ouverte 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 à tous les désirs marchands.

12 https://www.ecologie.gouv.fr/sites/default/files/23021_AvenirMontagneTransitions_DP_pour-BAT6_0.pdf

13 Annie LE BRUN, Juri ARMANDA, *Ceci tuera cela. Image, regard et capital*, Stock, 2021.

14 Voir notamment Jean-Baptiste FRESSOZ, *L'Apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Seuil, 2012.

15 Günther ANDERS, *La Catacombe de Molussie, L'Échappée*, 2021.

Pour reprendre le mot d'Annie Le Brun, « le capital est devenu l'ennemi mortel de l'infini, il ne tolère aucun point de fuite¹³ ». Le bulldozer de la résilience est par définition tout terrain – plaine, mer, montagne – car l'idéologie de l'adaptation est totalement adaptable. Considérer que l'opposition entre adaptation et lutte contre les causes est stérile ou dépassée est un leitmotiv prétendant faire consensus qui permet d'occulter le fait que le choix de la résignation face au désastre a été fait dès la fin des années 1970¹⁴. Tant que l'on est dans la négation des causes, on reste dans l'adaptation punitive, le prisme punitif laissant de côté la question des origines de la violence. On n'est donc pas étonné de voir réapparaître la vieille lune de l'inéluctable adaptation, toute rutilante de résilience. De toutes parts, il s'agit bien de faire rebondir l'économie sur le trampoline de la lutte climatique, et c'est bien là le cœur des politiques de résilience. Elles sont au service du principe selon lequel il y a toujours une filière à défendre. De la betterave sucrière au nucléaire en passant par l'automobile électrique et l'industrie touristique.

Quant aux périodes de transition écologique et énergétique dont nous avons les oreilles rebattues, elles ne sont, pour reprendre la formulation de Günther Anders, rien d'autre que « ces moments sur lesquels tu passes parce qu'ils passent sur toi. Ce sont donc des périodes pendant lesquelles l'ennemi exerce sa domination¹⁵. »

Quelle est ton analyse des processus sur lesquels ces politiques de résilience reposent ?

La résilience fait la promesse d'une réparation individuelle et collective qui ne peut être portée que par un appel à la participation de chacun. Autrement dit par une cogestion générale du désastre et de ses suites. Rendue subjective, la catastrophe devient une question à régler avec soi-même, un dépassement et une victoire à remporter sur la peur. Nous voici face au nouvel avatar de la raison catastrophiste qui nous trouve toujours de bonnes raisons de tirer parti du pire. Au nom du pire. D'un côté, il nous faudrait tout penser dans la perspective du pire, et de l'autre, simultanément, savoir garder raison dans les situations les plus extrêmes et apprendre à ne pas être choqué par le pire, et surtout à s'en saisir comme une ressource recyclable. Bref, nous devrions tous être des effondristes joyeux.

Fondée sur l'intériorisation de la culpabilité et, ce faisant, de la domination, la cogestion des désastres est une limitation de la liberté et du refus d'en être privé. Intériorisation du risque et don de soi faisant excellent ménage, jamais la nationalisation du peuple n'a été aussi criante.

Un des piliers de l'économie politique du consentement réside dans son régime affectif qui estampille, privilégie et promeut certains registres émotionnels comme étant appropriés et désirables – l'espoir, le bonheur, la responsabilité, l'anticipation, l'aspiration à un avenir meilleur, la solidarité et l'auto-assistance – au détriment d'émotions jugées

intempestives – le tempérament fougueux, l'irritation, le ressentiment, la colère, l'inquiétude, l'effroi, le stress et l'affliction. Dans cette ségrégation des émotions, celles censées contribuer au consentement à une vie dans un environnement contaminé seront placées au plus haut dans la hiérarchie, tandis que les émotions jugées négatives, pourtant susceptibles d'aider à concevoir et de soutenir un questionnement sur le bien-fondé de l'accommodation, seront classées tout en bas de l'échelle et appréhendées comme des maladies nécessitant d'être soignées.

En mettant les populations à l'abri de leur anxiété, la résilience et ses apôtres réduisent au silence la liberté d'avoir peur. Or, si l'on reprend ici l'analyse proposée par Günther Anders, cette liberté renvoie à la capacité d'une population donnée d'« éprouver une peur à la mesure du danger qui pèse sur elle, de ressentir la quantité d'angoisse qu'il faut que nous ressentions si nous voulons vraiment nous libérer du droit d'être libéré de la peur, et avoir peur afin d'être libre¹⁶ ». La peur contribue à la prise de conscience que nous menons une existence dans un monde faux, qui nous enferme dans une vie calculée que l'on passe à qualifier les risques, à évaluer nos chances de survie, à organiser cette survie en optimisant nos comportements et en nous endurcissant pour faire front face au pire. Or, en codifiant la peur sous forme de risque, la résilience constitue un outil central dans la fabrication du consentement reposant sur l'apprentissage de la peur de la peur elle-même. Consentir, c'est certes vivre dans

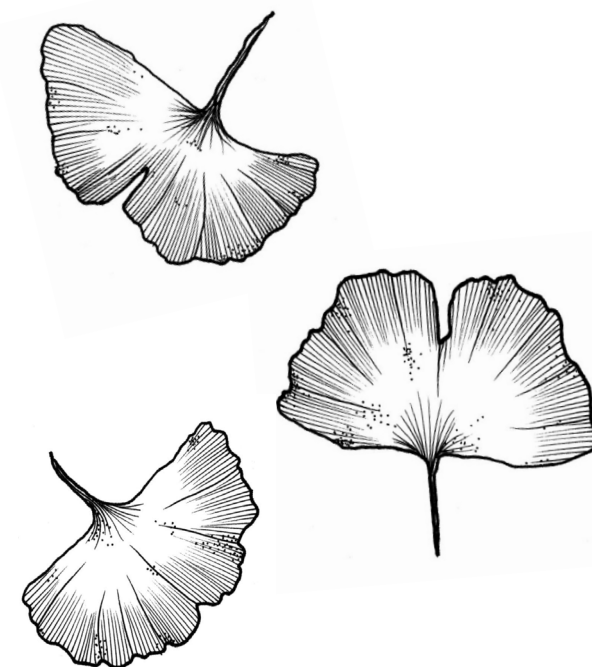
l'obéissance, mais en étant soulagé de son poids intrinsèque par des affects de joie. Car la résilience est une antirésistance. Loin d'une simple rhétorique à la mode, elle est une technologie du consentement qui nous fait accepter les transformations irréversibles dans lesquelles nous sommes engagés.

Ainsi s'élabore le consentement à un monde inhabitable, c'est-à-dire un monde où l'on apprend à résister à la tentation de résister. On n'est donc pas surpris de trouver parmi les modèles de résiliocraties mis en avant par les dirigeants français, des régimes aussi exemplaires que la Russie avec son prototypique « ministère des situations d'urgence », la Chine « qui met en place un système unique », Singapour, « une démocratie hybride » où « la défense totale est présente dans tous les aspects de la vie des citoyens », ou encore Israël dont la « politique de résilience robuste et opérationnelle » permet de « préparer les esprits et les populations au spectre d'un conflit ouvert, ce qui se traduit dans la réalité par des exercices pratiques¹⁷ ». L'actualité récente nous en fournit une illustration éloquent.

S'il y a une interdépendance à défendre aujourd'hui, c'est celle qui consiste à lutter contre la production en tant que telle, produire pour produire, y compris pour produire des catastrophes. Car aux yeux des producteurs tombés dans l'addiction au désastre, et n'ayant pour toute réponse à lui opposer que celle consistant à nous y précipiter chaque jour un peu plus en nous en rendant citoyennement responsables et cogestionnaires, la catastrophe est elle-même une production avec laquelle

la résilience nous commande d'être solidaires. C'est pourquoi à l'économie, devenue un sabotage de la vie, va donc probablement riposter, et ce avec une fréquence et une détermination grandissantes, une solidarité se définissant comme un sabotage de la production. C'est pourquoi à l'économie, devenue un sabotage de la vie, va donc probablement riposter, et ce avec une fréquence et une détermination grandissantes, une solidarité se définissant comme un sabotage de la production.

**Thierry Ribault, interviewé par
Broisito et Tchetchilia
Illustrations p. 37 et 41
de Perynn Ravatin
et p. 38, 39 et 47
de Sandra Moreaux**



¹⁶ Günther ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* [1956], Encyclopédie des Nuisances/Ivrea, 2002, p. 296.

¹⁷ Mission d'information de la conférence des présidents sur la résilience nationale, Compte rendu de réunion n° 47, 3 novembre 2021.



DES FEMMES QUI TIENNENT LA CAMPAGNE

ENTRETIEN AVEC FANNY RENARD
ET SOPHIE ORANGE

Le travail de Fanny Renard et Sophie Orange fait écho à l'entretien publié dans le numéro 8 de notre revue, dans lequel Nicolas Renahy nous parlait des « gars du coin ». Dans leur enquête *Des femmes qui tiennent la campagne*, publiée aux éditions La dispute en 2022, les deux chercheuses s'intéressent à la place qu'occupent « celles qui restent », et interrogent les parcours de jeunes femmes issues de familles d'ouvriers, d'employés, ou de petits agriculteurs et commerçants.

Elles ne se demandent pas tant pourquoi nombre d'entre elles ne veulent pas – ou n'ont pas réussi à – quitter l'espace rural où elles sont nées, mais plutôt en quoi les institutions locales cherchent activement à les retenir sur place. L'enquête, réalisée entre 2017 et 2018 auprès de femmes de 20 à 30 ans dans des campagnes du Centre et de l'Ouest, régions actives sur les plans économique et démographique, permet de rendre visible leur rôle indispensable au maintien du tissu social.

On peut parfois reprocher à la discipline sociologique sa tendance à porter un regard surplombant sur les réalités sociales qu'elle étudie. En adoptant un langage relativement abstrait et en généralisant certains propos, les sociologues prennent le risque de les désincarner, et par là-même, de se déconnecter des phénomènes sociaux qu'ils s'efforcent pourtant de saisir.

Si cette enquête, aux méthodes d'investigation rigoureuses, a néanmoins éveillé notre intérêt, c'est parce qu'elle rend visible ce qui, par sa banalité, passe habituellement sous les radars. Sophie Renard et Fanny Orange montrent en effet comment ces femmes « tiennent la campagne », en exerçant les nombreux emplois « de première ligne » souvent liés au soin – mis en lumière par la crise du Covid-19 et vite oubliés depuis – tout en faisant vivre bénévolement les associations locales, ou en fournissant un travail gratuit au sein de la famille élargie. Malgré les entraves rencontrées dans leur quotidien, suscitant chez elles critiques et défiance à l'égard d'institutions qui leur en demandent toujours plus, mais qui leur offrent toujours moins, elles jouent pourtant un rôle actif, et ne se contentent pas de subir leur choix d'orientations, professionnels ou conjugaux. Elles parviennent ainsi à trouver des marges de manœuvre pour se soustraire aux contraintes « assignées ».



Dans quels secteurs d'activité travaillent les femmes que vous avez rencontrées ?

Les métiers du soin et du service à la personne sont parmi les plus féminisés : aides-soignantes, ATSEM, assistantes maternelles, etc. Mais ce qui est particulier en zones rurales, c'est qu'avec le vieillissement de la population, ces métiers constituent une part importante des emplois disponibles (en EHPAD ou à domicile), à côté de ceux d'ouvriers (industriels ou agricoles) et de la fonction publique territoriale.

Une majorité des jeunes femmes rencontrées dans notre enquête occupent de tels emplois. Elles sont un personnel prisé par les employeurs en raison de leur jeunesse et de leur disponibilité relative, des compétences acquises lors de leur formation – ou au sein d'économies familiales reposant sur les

solidarités intergénérationnelles –, et de leur intériorisation de la norme de l'emploi féminin. Cela leur permet, un temps tout au moins, de supporter la pénibilité des conditions de travail.

À côté de ces métiers, quelques-unes travaillent aussi dans les secteurs de la coiffure et de l'esthétique qui, en s'attachant également à la prise en charge de l'intimité des personnes, peuvent être inclus dans cet ensemble des métiers du soin et du service. Dans les zones rurales, les salons de coiffure et les instituts d'esthétique sont également en expansion et constituent parfois les seuls commerces d'une commune dont la boulangerie a fermé.



« Face à l'élévation des exigences d'accès au marché de l'emploi, les jeunes femmes se voient encouragées, notamment par leurs mères, à poursuivre des études et à acquérir des diplômes pour échapper au travail non qualifié » p. 40

« C'est vrai que c'est important [pour ma mère] que j'aie des diplômes. D'ailleurs elle en est fière, ça y a pas de soucis. Y'a pas de souci : « Ma fille elle a fait un BTS ! » Elle le raconte partout. » p. 24

Comment leurs aspirations scolaires et professionnelles sont-elles déterminées par les institutions et autres structures sociales dans lesquelles elles évoluent ?

Les jeunes femmes rencontrées sont nombreuses à avoir préparé un CAP, un BEP ou un bac professionnel. Comme ailleurs sur le territoire, la formation professionnelle est ségréguée selon le sexe, les filières accueillant les filles étant à la fois moins diversifiées et plus spécialisées. Celles du soin et du service à la personne sont surreprésentées dans les territoires ruraux, non seulement dans l'enseignement public, mais aussi dans l'enseignement privé (important dans les territoires de l'ouest investigués) et dans l'enseignement agricole (lycées, maisons familiales rurales). Cette offre scolaire détermine pour partie les orientations des élèves à l'issue du collège. Par ailleurs, le travail sanitaire profane qu'elles ont été amenées à réaliser durant leur enfance auprès de leurs grands-parents ou de leurs cadets, les prédispose à se retrouver – au sens

propre comme au sens figuré – dans les formations puis les métiers du soin.

Contrairement à l'idée qu'elles possèderaient naturellement les compétences requises, celles-ci sont bel et bien construites en formation et dans certaines familles – par la répartition des tâches domestiques et l'assignation des femmes à la prise en charge des solidarités intergénérationnelles. Aussi, lorsqu'elles n'ont pas grandi dans ce type d'organisation familiale, certaines des jeunes femmes n'y sont pas préparées et ne disposent pas des compétences permettant de rester en formation, à l'image de Candice, qui n'arrive pas à répondre aux attentes des stages proposés en formation dans des écoles maternelles et en maison de retraite, et n'ira pas au bout de son BEP services à la personne.

« Si ces jeunes femmes choisissent ces filières, c'est aussi qu'elles sont choisies par ces filières »

« Considérer l'orientation vers ces filières sous l'angle de la relégation, du fait de l'impossibilité pour certaines jeunes femmes de suivre un cursus général, ou d'une valorisation familiale de l'acquisition d'un métier, ou même encore par le prisme de l'adéquation mécanique à une socialisation féminine, ne doit pas masquer l'existence de critères de sélection à l'entrée des filières. [...] En effet ces formations ne peuvent être réduites au choix de celles qui n'ont pas le choix, mais impliquent au contraire de disposer de certaines ressources. » p. 51



Quelle est par la suite la place de la solidarité familiale ou de voisinage ? Parviennent-elles à faire face à la tendance générale au repli sur soi et à l'individualisme ?

Notre enquête montre que le repli sur soi et l'individualisme sont loin de constituer une tendance générale. Bien au contraire, il apparaît que les sphères professionnelle et domestique sont traversées par des réseaux de solidarité et

d'échanges. L'interconnaissance forte qui a cours en milieu rural permet à ces jeunes femmes de pouvoir pallier la faiblesse ou l'absence de certaines ressources, notamment économiques, par les contributions matérielles et temporelles des parents, des frères et sœurs, des amis ou des voisins. Elles peuvent ainsi par exemple compter sur les dons de nourriture issus du potager familial, sur la disponibilité des amis pour la garde d'enfants ou la réalisation de travaux, sur les informations des collègues pour l'accès à un emploi ou une maison, etc. Elles sont prises dans des relations de dons et de contre-dons qui les rendent tributaires autant que bénéficiaires. Cela supplée la fragilisation des services publics dans les villages.



Des tentatives de fuite



L'enquête fait néanmoins apparaître des formes de redevabilité qui impactent la vie privée, rendant parfois difficile le refus de se surinvestir dans des obligations locales.

Pauline et son compagnon, très investis dans le club de foot du village où ils habitent et où elle travaille comme factrice, s'avouent « cloisonnés entre le travail et le foot » (p. 116-17). Prise, de par sa visibilité locale, dans un système complexe d'échange et d'obligations, elle a du mal à refuser de faire des heures supplémentaires pour remplacer ses collègues absents.

À l'inverse, Julie, professeure des écoles, tente de prendre de la distance avec un tel contrôle social en travaillant et en s'installant dans un village plus éloigné de son village d'origine. Pour autant, elle n'échappe pas aux rencontres fortuites avec des parents d'élèves qui la renvoient à son appartenance professionnelle ou encore au regard porté sur ses pratiques lors de son temps libre (achat d'alcool par exemple). p. 125

Trouvent-elles des voies d'émancipation – ou du moins de résistance – par rapport aux formes d'exploitation au travail et de domination masculine ?



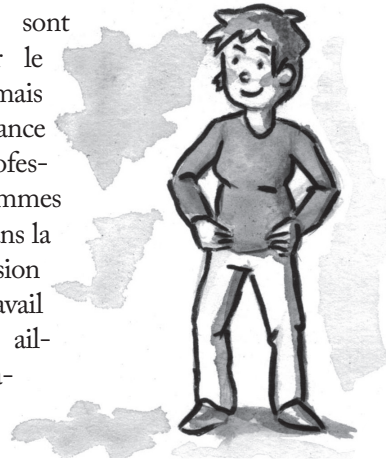
Par les emplois qu'elles occupent et un investissement associatif et bénévole, elles se retrouvent au

centre de sociabilités et de l'organisation d'activités communales (activités culturelles et sportives, festivals, commémorations, etc.). Elles éprouvent l'utilité sociale de leur engagement et en tirent un profit symbolique. C'est dans ce sens que l'on peut dire qu'elles tiennent la campagne. La proximité de leurs parents les aide par ailleurs à concilier activités professionnelles, parentales, associatives et personnelles.

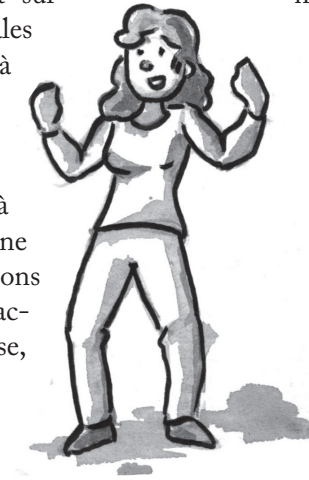
Globalement plus diplômées que leur conjoint, elles ont construit des ressources et des compétences culturelles au cours de leur scolarité et aspirent à l'emploi. Aussi les organisations domestiques ne sont pas centrées sur le travail masculin mais intègrent l'importance de l'activité professionnelle des femmes et infléchissent, sans la subvertir, la division sexuelle du travail domestique. Par ailleurs, par les solidarités familiales (et la garde d'enfant par la famille élargie), les jeunes femmes se dégagent aussi

des « temps pour soi » où elles pratiquent des loisirs (activités sportives ou culturelles). Elles parviennent ainsi à développer des pratiques d'émancipation discrètes mais bien réelles dans leur couple, leur famille et leur travail.

Cependant, malgré leur jeunesse, certaines ont déjà le corps éprouvé : prise de médicaments permettant de supporter la pénibilité physique et morale du travail, arrêts maladie ou accidents du travail. Malgré une faible implantation syndicale



dans leur secteur d'emploi et les moindres conquits sociaux associés (faiblesse des conventions collectives de l'aide à la personne), les jeunes femmes rencontrées ne font pas que subir leurs conditions d'emploi et de travail. Certaines démissionnent et, s'appuyant sur les incitations gouvernementales à l'auto-entrepreneuriat ou à l'indépendance, tentent de s'installer. Si elles échappent ainsi à l'exploitation, elles passent d'une précarité à l'autre dans la mesure où elles ne bénéficient pas des protections sociales du salariat (en cas d'accident du travail, de grossesse,



etc.). À l'image de Marjorie, qui, faute de trouver une place comme employée dans un salon de coiffure, décide de s'installer à son compte dans une commune proche de son domicile. Elle est heureuse d'avoir « son » salon et de ne pas seulement s'occuper de sa jeune fille. Mais, pour cette reprise, elle comptait s'appuyer sur une aide régionale à l'installation. Au bout d'un an, elle n'en a toujours pas bénéficié et peine à se dégager un salaire en plus de celui de son employée.

Un rééquilibrage au sein du couple et du foyer

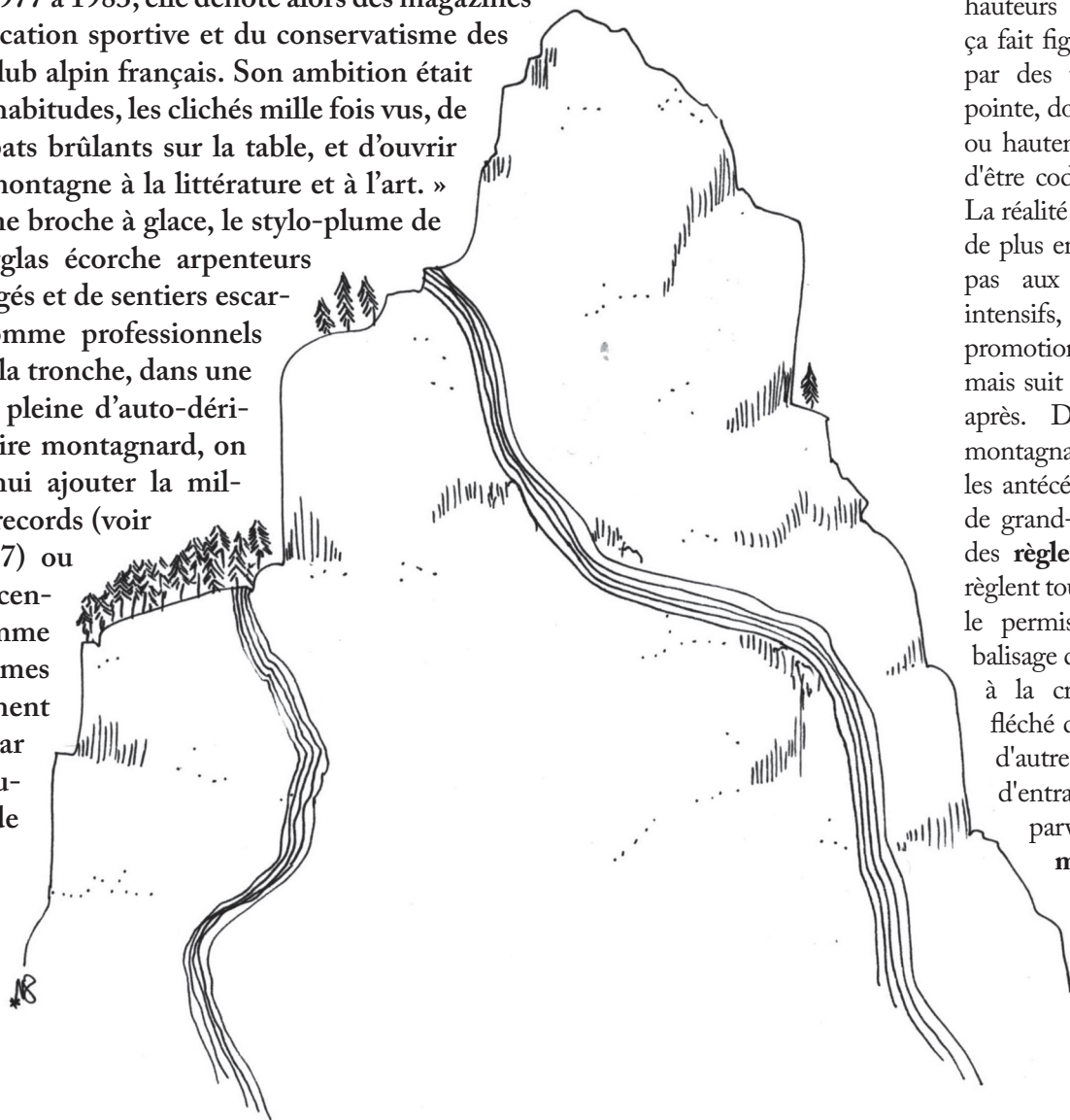
« Les jeunes femmes, tendanciellement plus diplômées que leurs conjoints, ont en effet des ressources culturelles, sociales et économiques à opposer à leur mari ou concubin, et s'autorisent à mettre un terme à une relation qui ne serait plus supportable, et ce malgré des engagements parentaux ou immobiliers d'apparence solide. Dès lors, les jeunes hommes peuvent se retrouver en situation vulnérable face au départ possible de leur compagne. En effet, le différentiel entre jeunes hommes et jeunes femmes dans les territoires ruraux n'est pas à leur avantage, et [...] les contraint à se montrer conciliant pour garantir la pérennité de leur couple. S'ils veulent éviter le célibat ou l'union avec des jeunes femmes moins respectables, c'est-à-dire qui n'ont pas de diplôme ou de métier, ils ont intérêt à préserver leur couple. [...] Le niveau de scolarisation plus élevé des femmes et donc leur exode important vers les villes universitaires après le baccalauréat contribuent à fragiliser les jeunes hommes sur le marché matrimonial rural. » p.193-194

Interview de Grincheux Marx
Illustrations de Lognon

LES ALPINISTES SONT LÀ

MAIS POUR QUOI FAIRE ?

Ce texte de Mireille Dupouy, dite Petit-Verglas, est publié dans le quatrième numéro de la revue *Passages, Cahiers de l'alpinisme* en 1980. Parue annuellement de 1977 à 1983, elle dénote alors des magazines de montagne à vocation sportive et du conservatisme des publications du Club alpin français. Son ambition était « de bousculer les habitudes, les clichés mille fois vus, de poser certains débats brûlants sur la table, et d'ouvrir la pratique de la montagne à la littérature et à l'art. » Aiguisé comme une broche à glace, le stylo-plume de Mireille Petit-Verglas écorche arpenteurs de sommets enneigés et de sentiers escarpés. Amateurs comme professionnels en prennent plein la tronche, dans une critique au vitriol pleine d'auto-dérision. À son bestiaire montagnard, on pourrait aujourd'hui ajouter la milliardaire avide de records (voir *Nunatak* n° 6 et 7) ou le youtubeur égocentrique. Hier comme aujourd'hui, les cimes ne sont décidément pas épargnées par les nombrils endoudonnés en quête de reconnaissance...



L'individu n'existe pas

Le soi-disant individualisme alpin, directement hérité de la morale du héros, de la compétition de l'homme au-dessus de tout (limites et soupçons compris) n'existe qu'en tant que masque idéologique. Multiples sont les influences qui, en dehors du seul rocher, relèguent la personne à un état de concept, plus qu'à un état de fait. **Des formateurs** de tout poil, dispensant une éducation aux degrés scolairement cyniques, de la maternelle à la haute école puis à l'université des hauteurs ; pour qui celui extérieur à tout ça fait figure de piton. La réalité traversée par des **techniques** lourdes, légères, de pointe, dont le matériel faiblement perfide ou hautement qualifié ne les dispense pas d'être codées, apprises, calculées, calibrées. La réalité traversée par une **médicalisation** de plus en plus inquiétante, qui ne s'arrête pas aux expéditions ou entraînements intensifs, à la médecine d'urgence par promotion des SAMU aux sommets ; mais suit le petit grimpeur avant, pendant, après. Dans les prochains passeports montagnards, devront être mentionnés tous les antécédents, de la varicelle à l'épilepsie de grand-maman. La réalité traversée par des **règlements** intérieurs, extérieurs, qui règlent tout sauf la météo, imposent demain le permis de grimper et mèneront au balisage des parois, au sens interdit fissural, à la crevasse sans issue, au parcours fléché d'un bison encore moins futé que d'autres. La **sportivisation** qui, à coup d'entraînement moralo-musculaire, parvient à ses fins censurantes. La **morale alpine** qui veut former, instruire, soumettre même la roche aux avertissements des montagnards, aboutir à l'alpiniste consentant à ses

limites, à la montagne justicière, au plaisir sublimé de souffrance qui fait la jouissance alpine.

Cette réalité, dis-je, mène à deux sortes de produits.

L'homme d'exception, qui n'est devenu exceptionnel que parce qu'il a su se soumettre aux normes, mettre au rancart tout ce qui était en lui, pagaille désirante, muscle peu décidé, sens de l'imprévu et du burlesque. **Le con**, irresponsable, désobéissant, non initié, il est à l'inverse du précédent, celui qui n'écoute pas la montagne ou plutôt la morale des monts ; ne sait pas tester son niveau réel, prévoir les avalanches, les chutes, écouter les CRS ; n'en fait qu'à sa tête à peine casquée ; ne met pas les bonnes chaussures ; ne prend pas la bonne corde ; n'avait pas de guide, etc.

Bien fait pour lui s'il se casse la gueule !!! Faut pas confondre plaisir et règle. Plaisir et précaution.

Lorsqu'un grimpeur sérieux et confirmé, tombe : c'est le destin. D'ailleurs, disent les « pros », peu de vrais alpinistes ont des accidents.

Lorsqu'un petit grimpeur, joyeux et quelque peu désinvolte tombe : sa chute était à prévoir, sa mort devient faute. S'il est secouru, les secours lui seront reprochés, au prix d'une bonne leçon, d'un mépris dont j'ai pu constater la souveraine puanteur...

L'envie me gagne de commettre toutes les imprudences.

Que j'aime voir revenir entiers ces fous, des excentriques de la broche, qui ont su prendre, malgré vous, le risque d'une mort moins ficelée, moins niée, plus à eux. À tous ceux-là il faudrait dresser statue pour leur sublime lâcheté, remettre médaille du non-mérite. À force de faire passer vos

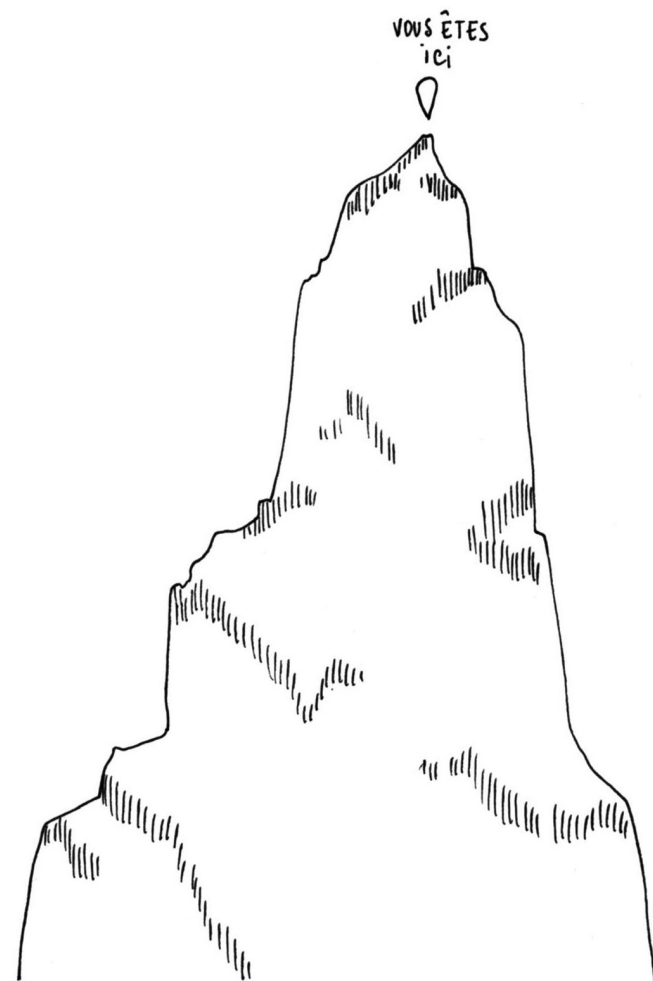
lois éducatives sportives... pour celles de la montagne... elle n'est plus qu'obligations ou censures... n'est pas...

La montagne n'existe pas

Industrialisée, éventrée, enfilée, pilonnée, bétonisée, touristique à souhait, pour besoins épisodiques.

La montagne devient laide comme une ville : « villaine ».

Plus de dépaysement... Pas de problème pour l'alpiniste, le guide venant de l'agglomération qui se propulse à coup de bagnole trois fois l'an, juste au bas des sommets. Plus besoin de se justifier pour prétendre connaître aussi bien le milieu que les autochtones, ou le sentir de loin puisque les différences s'estompent.



Parois préparées à l'escalade et façades au béton fissuré sont si proches, que l'on pourra bientôt sur place, dans son quartier, assurer de belles premières, belles compétitions.

Ayant rendu ville la montagne, on peut montagnarder la ville. Réalité à double facette : urbanisme alpin. Alpinisme urbain.

Vous gravirez de plus en plus les murs cimentés d'un espace habité qui n'a pas besoin de votre rectitude pour être déjà triste.

Un faux PA de plus à franchir et nous serons passés de l'escalade urbaine, à l'escalade de compétition.

Grimpeurs à vos balises. Attachez les filets ! Foule amasse-toi, pour voir : le pou-pou des neiges, les Anquetil du mousqueton, les Saint-Etienne aux crampons féroces. Les Russes y sont déjà, les Anglais commencent, et nous, bientôt. Mais, diront les puristes, escalader n'est pas graver, profiter de la vie des monts, du bonheur alpestre... Cet amas de vieilles illusions de pureté, du genre : « ça ne nous concerne pas », c'est votre aveuglement ; mais pas si innocent car il vous permet de vous sentir « à part » tout en cautionnant : ces éventrations irréversibles, ces flancs à vif, ces pylônes câblés de ferraille, affreusement permanents, aidant à tirer quelques fesses, hivernalement emballées dans du K-Way, ces complexes commerciaux de stage, de courses, de bouffe, de matériel gadgétisé design tout à fait, ces habitats, hôtelleries, odieux plus qu'honnêtes... ces autoroutes à crier avec leur via directe au pied des glaces « gas-oilées ». Aussi réels que symboliques, des glissements se sont succédés entre montagnard, alpiniste, escaladeur.

De 1 à 2 il n'est déjà plus question de monts, mais d'Alpes, comme si toute

montagne ne s'appelant pas Alpes n'était pas ; plus question du montagnard, celui habitant, vivant dans le site, mais de l'alpiniste citadin, pratiquant en saison pleine, après s'être entraîné au mieux à Fontainebleau ou sur la barre fixe de sa salle de bains.

De 2 à 3 on a perdu les Alpes, le milieu alpestre, et gagné les murailles. Dépouillé de tous ses faux-semblants ayant préparé sa chute, l'alpiniste devient escaladeur.

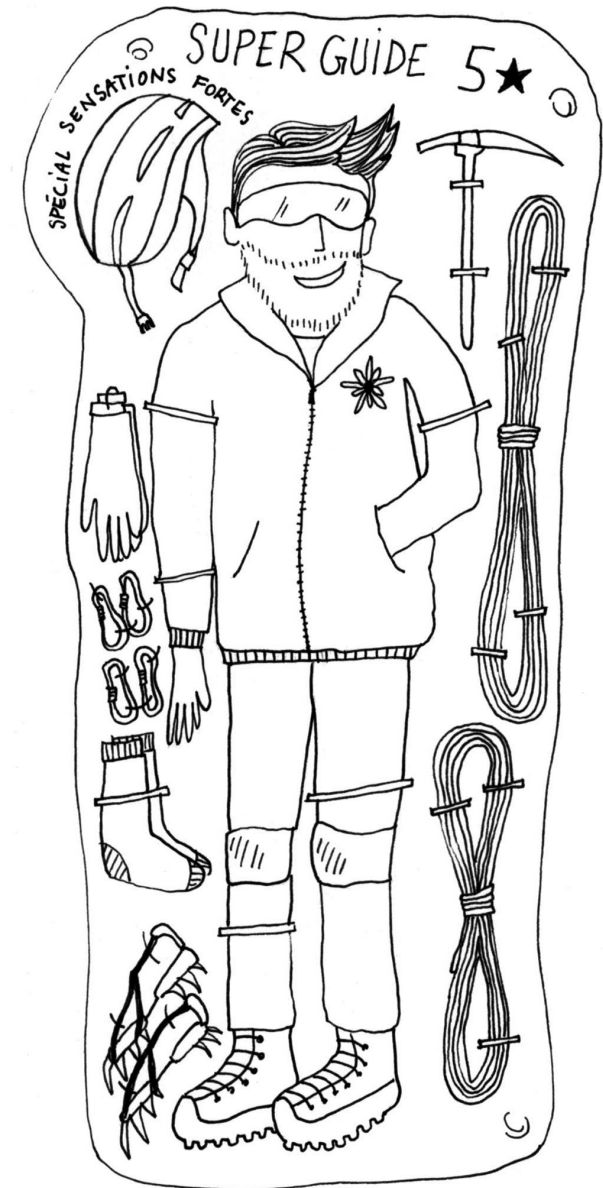
Quand vous serez chômeurs des parois, cimes abîmées, je vous verrais bien guides de nos villes disciplinaires, désossées, aux « lissures » verticales, exerçant l'illusion d'une course au bonheur, justifiée au prix de l'effort grimpeur, dans la loi encordée d'un désir suspendu...

Les alpinistes existent

Bien réels, ils nous assaillent, nous cernent, nous concernent de toute part. J'ai lu dans des rapports très sérieux de médecine montagnarde, où les sciences humaines (de pointe bien entendu) sévissent aussi, un essai de définition du profil type de l'alpiniste. Épuration faite du jargon, cela donnait : appartenant aux classes moyennes et bourgeoises, né à terme, sans traumatisme crânien, ayant connu des échecs scolaires, et quelques pipis au lit tardifs, bien que porté vers la stabilité et les matières scientifiques. Mais attention, n'est pas militaire de carrière et ne regarde pas trop la télé... Devant ce travail sommaire bien qu'honorable, j'ai désiré ajouter quelques esquisses.

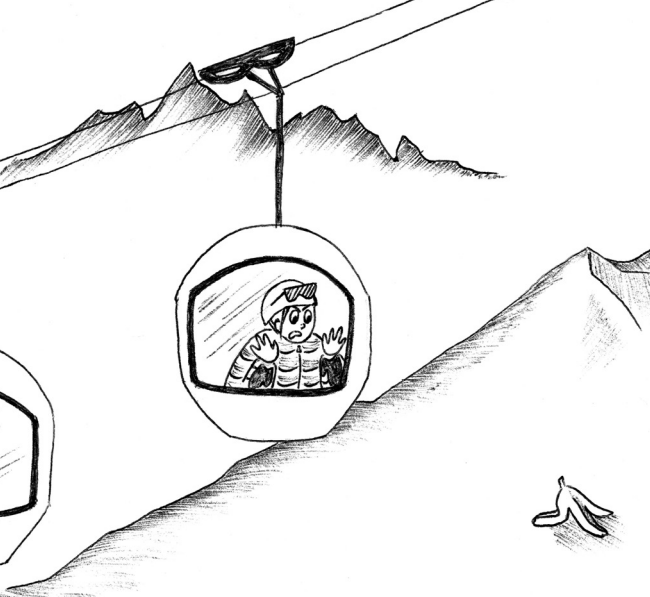
Le pionnier, race en voie de disparition, car de moins en moins de « premières » à prendre et de postes ministériels à pourvoir.

Connaisseur du monde, organise des soirées, type récit d'expédition, qui ont



l'air de séances de sophronisation, où au fil de la musique, des images, des commentaires, on vous fait deviner et dépasser des douleurs sans pareilles... des efforts insoupçonnables, des kilos perdus, et des conflits psychologiques...

Quelquefois on y propose des livres : possibles cadeaux, où on fige le beau en couverture de luxe, sur papier agaçant qui me glace.



Technique, performance, rendement s'alignent au rythme des chiffres : « on est partis à 15 c'était du 5 tout le temps, on avait des cordes de 8, des mousquetons testés à 5 000, des charges de 25, on a perdu 13 kg, mis 6 mois à s'en remettre..., fait un film 16, le prix de revient est de 70 000, déjà 30 conférences, avec en moyenne 100 personnes, la brochure est vendue 10 F. On prépare une « expé » encore plus chouette dans 1 an. Cette fois-ci on a compris... on prendra des cordes de tant... des charges de... » Dans les salles vidées, les bras des fauteuils pleureurs en restent ballants.

Poète, peut être « mégalomanie » et ne parler qu'à coups de sentiments, d'images, de mort surélevés ; métaphores lourdes, extases trop criardes parfois.

Et même lorsqu'il est sobre et bon, ce n'est plus l'alpiniste. Dédoublé, forcé d'un regard qui n'est poétique qu'après l'effort, qu'après le regard du « pro ».

Couple discordant *action-contemplation*. Dommage !

Retraité, rôde dans les bureaux, les assemblées, défile quelquefois.

Femme, est encore plus pour l'alpiniste que pour l'homme ordinaire un péniphénomène. Mais recherché !

L'idéal étant : la petite femme mignonne, qui quitte ses hivernales pour chausser escarpins, passant de la cagoule à l'ombrelle... être frêle qui ne se plaint jamais malgré les charges même allégées ; celle enfin qui, à la fois, assure la guerre avec la montagne et le repos du guerrier.

Bien que là-haut on monte beaucoup moins qu'on le prétend, en bas : grand coup de bluff !

Que voulez-vous, la misère sexuelle n'épargne pas les rocs : grimpette-nénette. Même décadence.

Mais... les fantasmes sont là ; incessants, ils s'entremêlent à en perdre ses descendeurs : contacts avides avec une peau granituse, érectilité d'un bloc qui résiste, passage vaginésque, étreinte montagne – femme conquise dans l'harmonieuse alternance du pénis et du piton. Phreud oblige...

Un bon féminisme vous désalpiniserait et déphallocratiserait toute cette culture des montants !!!

Or, parmi les femmes qui s'aventurent dociles, ou hommes manqués, certaines réussissent des exploits et font parler d'elles n'ajoutant au mieux qu'un E à l'adjectif conquérant.

Le scientifique, celui qui ne peut aller en montagne sans doser, chronométrer, piquer, mesurer, prélever, pulvériser, observer... tout et à tout moment, pour mettre l'effort en bouteille, puis en rapport.

L'allègement de la matière première et la miniaturisation permettent d'emporter actuellement le spiromètre à iode, les musculo-températeurs, les sangomètres à pédales, les sacs à pipi, les épurateurs de vide, sans oublier les laxatifs vitaminés et bien sûr les pulmo-perfusions.

Ajoutez-y un sac à pleurs, *pour moi*.

Le guide écologique est dérangé par les papiers gras plus que par les téléphériques, les aciers abjects, les plaies routières... la bagnole. Le premier même, à gueuler si la benne est en panne (ou plastiquée !) parce qu'alors il ne pourra éviter ce qu'on appelait autrefois marche d'approche.

Pas de temps à perdre : efficacité, courses rapides, moteur essence, même cohérence. Mêmes faux-semblants à croire en hauts lieux ou ailleurs à une écologie alpinistrée. C'est ça, faites le ménage avant de redescendre, aspirez vos cordes, mousquetaires du piolet à traction, astiquez avant de partir vers le sommet, faites briller neige au soleil, et secouez vos drapeaux poussiéreux.

Enfin ainsi, la montagne sera propre, l'alpiniste laissant la trace quasi vierge à ses successeurs satisfaits de se croire un peu les premiers.

Bien sûr que j'y crois, à l'alpinisme écologique : écho logique de la société qu'il incarne au plus haut degré !

Le formateur nostalgique de responsabilité, d'éducation... de sensations raisonnées, trouve sa raison de vie, *sa voie*, au pays de la liberté et du scoutisme : zone frontière entre école et armée. A mis des années à comprendre les effets des 3 V (Vent-Vide-Verticale) et à justifier la différence entre maître nageur et maître grimpeur.

Visé à être bien en place dans les écoles de bons « alpôtres ».

Impose à penser technique pour produire de la discipline intégrée et faire oublier la chute. Fait comprendre ce qu'est un premier, un second, un novice, une bonne répartition des tâches et charges, le sens d'un travail enchaîné avec pointages assurés. Ce n'est que pure coïncidence si on parle de lui en termes de contremaître ou

petit patron des pentes, les cordées n'étant pas encore classées petites entreprises.

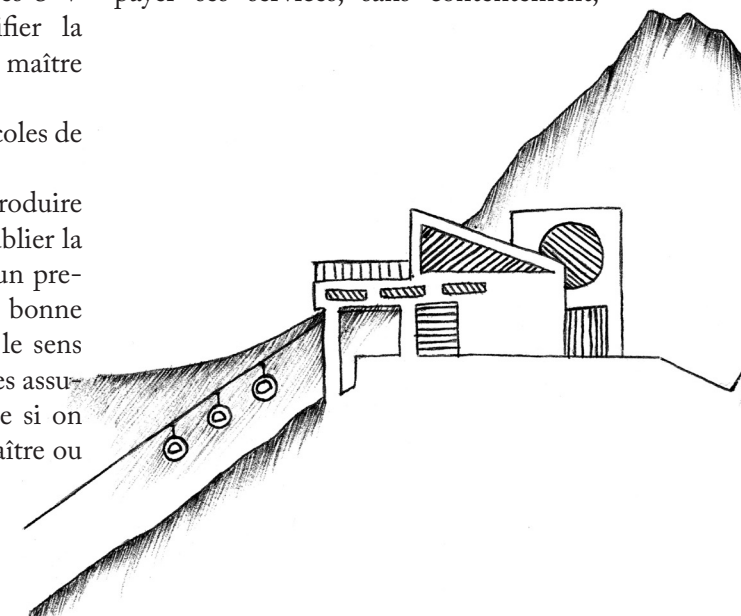
Cherche dans la troisième dimension, son ascendant sur les autres, jeunes ou moins jeunes qui rangent leur âme à l'image de leur sac, font bivouaquer leurs rêves en attente de fleurs qui ne poussent pas là-haut, et reviennent avec souffrances et bobos en guise d'exploits et de permis de grimper.

En fin de cycle de formation, alpiniste et montagne ne font plus qu'un : codés, notés, réglementés, balisés, équipés, signalisés tous deux. Ils incarnent la fusion parfaite de l'homme à la matière.

Guide à clientèle, ne racole pas lui-même, sauf s'il est indépendant, et inconnu, mais prend soin de ne pas user du trottoir pour éviter toute confusion.

D'ailleurs le client en attentes fantasmées de grandes émotions et exploits à raconter, ne peut exiger, même au prix de son argent, que tout soit fixé à l'avance.

Autre différence : il n'exerce que le pouvoir de choisir le guide, et de partir avec lui ; le reste (ce qui se produit en cours de course et de retour) étant nettement moins garanti que dans notre cas de référence. Bien plus : le guide fait payer ses services, sans contentement,



avec résignation parce qu'il faut bien vivre, dégoûté même d'avoir à trainer des clients qui surestiment leur puissance, mais, est seul metteur en scène d'une progression qu'il règle, ayant la supériorité du milieu de la technique. Chantages possibles... domination certaine...

Étrange fusion d'êtres qui s'approchent de très près sans se lier, où l'un lâche le salaire de sa peur, et l'autre fait payer d'avoir à être payé...

Fausse prostitution, faux payeur : passes moins agréables que conformes à l'image d'un couple, fonctionnel à souhait, si le client n'achète que le pouvoir d'en baver, de se faire engueuler, ragaillardir parfois du mépris stimulant accordé par l'autre.

Juste le temps de remballer les envies mille fois répétées de larguer le maladroit, la gêne de faire argent de la trouille des petits masos de la roche, le guide redescend son client.

Guide à groupe, l'allusion prostitutionnelle ne peut être qu'indirecte, rapport plus feutré, médiatisé par institution, organisation, fédération et dynamique de groupe (et non de croupes, allons !).

Guide randonneur, celui qui mène les vacanciers contents d'être pris en charge. Ah ! Les vacances ! temps faussement mort qui reprepare à la productivité.

Si seulement on profitait des vacances pour les prendre réellement, ne pas les rendre... recomposer un temps qui ne s'arrêterait pas à la rentrée, les choses deviendraient autres... les vacances seraient un tremplin pour les vacances qui n'en seraient plus ; vie inventée et non simulée ou reprise, ne réparant rien qu'elle-même.

Il ne faut pas aller en vacances, il faut y être. Or de ce rêve, on n'en a jamais été aussi loin qu'aujourd'hui avec ceux, foisonnant de partout, qui veulent meubler leur

temps libre à coups de loisirs instructifs, stages formateurs, sports organisés... ne pratiquant au mieux que le dépaysement des vêtements, des collègues encore que... Les vacances alpines, aux stages bien attachés, sont un exemple de parfaite continuité avec la vie-labeur. Mais les pires de toutes sont ces randonnées où petits guides malins, profitant de l'abrutissement des masses, de la perte du sens de l'initiative et de la marche, se mêlent de faire mettre un pied devant l'autre sur des sols parfaitement plats, où téléphone, gendarmerie et civilisation sont partout présents.

Encore lorsqu'il s'agit de marcher à la verticale, leur présence s'explique, mais là !? Quittant le monde alpestre, en passant par les Cévennes, ils envahissent nos plaines, et bientôt trop nombreux, les affaires allant bien, et le milieu vert et boisé reculant, ils nous feront marcher sur les routes, dans les rues, escaliers, devenant assistantes sociales de la locomotion, encadrant bientôt nos derniers pas autonomes. Tout se perd. J'ai peur. Stop.

Le bénévole tous azimuts, on ne pouvait que le trouver dans les affaires de la montagne. Incruste, lentement mais sûrement, sa dévouée présence, son inspiration judéo-chrétienne, pour maintenir, partout où il passe, tradition, morale de l'idéal et postes à statut. Son inexistence professionnelle lui permet d'agir au nom du prix des efforts, dont il rappelle sans cesse la gratuité.

De fait, son laïc sacerdoce est à vénalité rétroactive :

Il sait, par son refus de l'argent, créer dépendance et amoncellement de dettes envers lui.

L'intellectuel, personne pour qui rassemblement montagnard devient aussi

rassemblement courtois de gens qui ont mollet et équipement interrogatifs. Sous l'influence de sa démarche, manquant de simplicité, les parois deviennent savantes, et les fissures épistémologiques.

Les autochtones dépassés voient leurs refuges se transformer, en annexes culturelles. L'intellectuel progressiste, quant à lui, veut faire passer la lutte des classes par la lutte des clubs, combattre l'idéologie et la réalité alpines... c'est bien...

C'est un peu ce que cherche le comité de lutte tout autant que de rédaction de *Passage*... Mais la recherche de sens critique me semble encore trop traversée de nourritures idéologiques suspectes telle que la psychanalyse freudienne et post-freudienne.

Çà et là, aussi, quelques traces d'un marxisme, trop vivace encore, faute d'imagination révolutionnaire.

Ce qui me gêne bien plus, en dehors du jargon, du fréquent élitisme syntaxique (créant une véritable sélection des lecteurs), c'est cette production de signes qui dispense tout compte fait de l'action. Sans faire appel au militantisme, je dirais que je crois à l'efficacité d'un discours profondément critique, s'il suscite un autre « agi », s'il ne reproduit pas à son tour un code, un savoir, une morale, des modèles, même (et surtout) si ce sont ceux de la liberté !

Je ne crois pas à un alpinisme progressif (ou à un anti-alpinisme) voué aux contresens, à l'ambiguïté devant une réalité qu'il cautionne tout de même.

Tout comme l'aliéniste de gauche, l'alpiniste de gauche est un leurre...

Je pencherais plutôt vers les mentalités non alpines.

C'est de ce point de vue que j'ai écrit ces lignes qui ne s'adressent peut-être pas à vous, ni à vous, mais à l'autre...

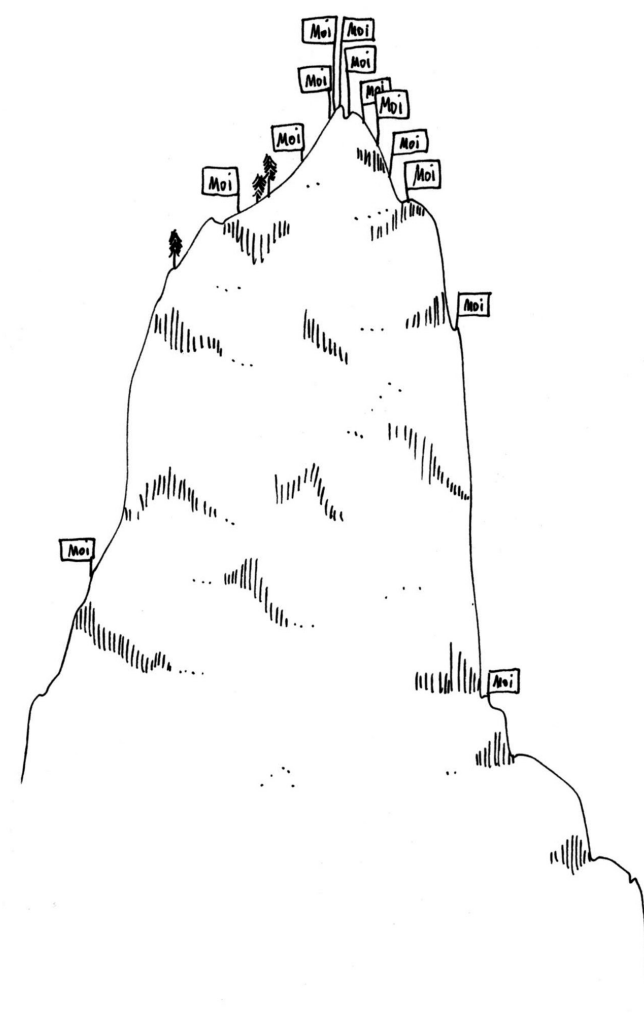
c'est ça, vous faites exception, vous êtes tous des exceptions.

Mon discours sans rebond, déçu, se clôt.

À bon grimpeur, salut !

Mireille Petit-Verglas

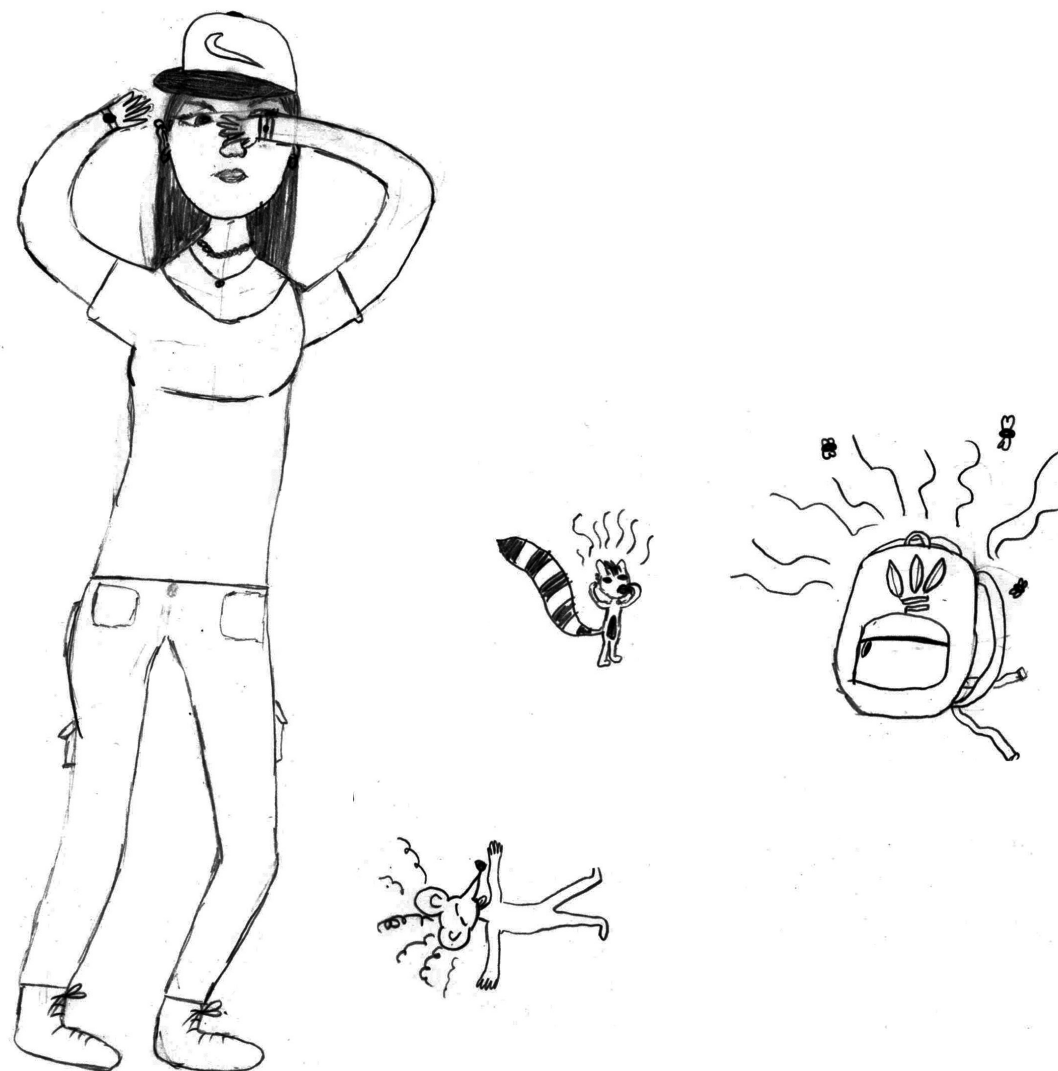
Illustrations p. 54, 56, 57 et 61 de Sandra Moreaux et p. 58 et 59 de Rachel



MON CARTABLE PUE

POÈME D'HERMINE

Après avoir rejeté – parfois après d'âpres débats ! – de nombreuses propositions poétiques, nous sommes heureux d'initier enfin nos lecteurs à ce genre littéraire que nous chérissons pourtant. La cadette de la rédaction nous livre son premier écrit, annonciateur d'une carrière prometteuse. Que les mauvais esprits que nous entendons déjà crier au piston se rassurent, c'est bien la qualité brute de ces vers qui a fait l'unanimité au sein du comité éditorial.



Mon cartable ~~est~~ pue !

Mon cartable pue

Le Caca le Prout et le Pipi

Mon cartable sent aussi

Le Tumier et le Vomi

Les horribles cheveux de ma mère

Et les ~~les~~ sourcils dégueulasses de mon père

Le matin la tête dans le cul

Les putains d'~~oiseaux~~ ~~oiseaux~~ chantent

De Hermine ~~est~~



Photo de Yann de l'assemblage du numéro 9 (janvier 2024)